

Job 2012-2013

**IET 2<sup>me</sup> Sem 2012-2013**

## **Cours A.T. : LE LIVRE DE JOB**

**JEAN RADERMAKERS SJ.**

### **PROGRAMME INDICATIF**

**le lundi de 8h.30 à 9h.30**

- 1. 18 février : LA SAGESSE dans la Bible : Signification et enjeux**
- 2. 25 février : INTRODUCTION au livre de JOB dans le concert de la Sagesse**
- 3 4 mars : LE PROLOGUE (chap.1 et 2) Épreuve de Job et visite des amis**
- 4. 11 mars : LE DIALOGUE DES SAGES  
1er cycle avec Eliphaz, Bildad et Sophar (chap. 3 à 14)**
- 5. 18 mars : 2me cycle avec les réponses de Job (chap. 15 à 21)**

### *VACANCES DE PAQUES*

- 6. 15 avril : 3me cycle et son enchevêtrement (chap. 22 à 27)**
- 7. 22 avril : JOB ET LA SAGESSE – PLAIDOYER DE JOB (chap. 28 à 31)**
- 8. 29 avril : INTERVENTION D'ÉLIHOU (chap. 32 à 37)**
- 9. 6 mai : LES CONFIDENCES DU SEIGNEUR :  
Première révélation à Job – La Création (chap. 38 à 40)**
- 10. 13 mai : Seconde révélation à Job – La victoire sur le mal (chap.40 à 42)**
- 11. 27 mai : ÉPILOGUE : Job est-il guéri ? (42,7-17)**
- 12. 3 juin : JOB ET JESUS CHRIST**

\*\*\*\*\*

## LE LIVRE DE JOB

### 1. La Sagesse dans la Bible

#### La Sagesse, fait universel

La Sagesse est un fait anthropologique universel. C'est d'abord l'acquisition d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre qui est le bien de toute société humaine. Pour survivre, une société doit transmettre cette tradition ancestrale aux générations futures ; tel est l'objet de l'éducation familiale ou collective transmise dans l'initiation progressive des enfants et adolescents pour les mener à l'état adulte : formation transgénérationnelle qui s'exprime par des proverbes, des maximes, des récits et des paraboles qui représentent un bien culturel appréciable. En effet, la Sagesse universelle est cependant colorée par les différentes cultures qui se développent de manière propre. C'est ainsi que dans le Proche-Orient ancien, les divers peuples voisins d'Israël ont acquis leur sagesse particulière, tout en s'influençant l'une l'autre ; des emprunts aux sagesse égyptienne, mésopotamienne, puis perse ou grecque seront ainsi présents dans la tradition biblique.<sup>1</sup>

Les thèmes de la Sagesse sont ceux de la vie des peuples, à la fois coutumière et religieuse : on trouvera les motifs essentiels de la vie et de la mort, de la croissance et des modes d'existence, de l'amour et de la souffrance, du comportement social et religieux avec, éventuellement, le rapport à la transcendance.

#### La Sagesse : troisième Écriture biblique

Après la Torah (ou Loi) et les Prophètes, la Parole de Dieu passe au quotidien dans les écrits de Sagesse, précédés par une longue tradition orale. C'est une première forme de sécularisation dans un peuple qui se sait choisi par Dieu, et qui n'a pas besoin de le nommer sans cesse, sauf quand on s'adresse à lui, comme dans les psaumes.

Ainsi la Parole de Dieu devient-elle aussi littérature particulière à un peuple ; ces écrits sont aussi un fait d'histoire que l'on peut détecter dans leurs éditions ou retouches successives identifiables dans leur langage, vocabulaire ou allusions voilées à des réalités historiques. Nous avons là un écho vivant de la conscience d'Israël du passé vécu dans la réalité présente et transmis dans une tradition orale avant d'être mise par écrit.

Ainsi, en Israël, la Torah recueille des commandements et des coutumes enserrés dans des récits fondateurs ; les prêtres et lévites sont les gardiens de la Torah, et donc d'une manière de vivre dans le peuple de Dieu constitué par une Alliance particulière gracieusement donnée par Dieu en personne. La Prophétie est toujours située dans l'histoire, soit dans l'actualité interprétée par le regard profond et la parole vive des prophètes, soit dans une réflexion sur les événements de l'histoire, interprétés à nouveau par les écoles prophétiques. On se trouve ainsi sur la brèche d'un récit en suspens ; tous les prophètes ont été édités après l'exil à l'intention des générations ultérieures, avec une intention théologique. La Sagesse est référée au roi, qui représente en lui-même chaque personne de son peuple. Elle développe une manière de vivre sous le regard de Dieu et dans la vie quotidienne ; c'est ici l'homme qui est visé, pour lui-même, dans son intimité, avec ouverture universelle.

#### L'Écriture de Sagesse

Elle couvre divers genres littéraires, car il y a de nombreuses façons de déployer l'enseignement de la sagesse :

Proverbes et enseignements : Proverbes de Salomon, \*Siracide.

Récit et controverse : livre de Job

<sup>1</sup> Voir le livre suggestif de Stéphanie ANTHONIOZ, *Qu'est-ce que la Sagesse ?*. De l'Orient ancien à la Bible, Paris, Parole et Silence, 2011.

Réflexion philosophique et morale : Qohélèt, \*Siracide.  
 Cantiques : Psaumes, Lamentations, Cantique des cantiques.  
 Roman : Ruth, Esther, Daniel 1-6, \*Judith, \*Tobit.  
 Apocalypse : Daniel 7-12, \*Sagesse de Salomon.

Certains textes sont utilisés dans la liturgie juive : les Cinq rouleaux (*Megillot*) :  
 Ruth (Semaines/Pentecôte = *Shavouot*) : l'Alliance, la femme.  
 Cantique des cantiques (Pâque = *Pèsach*) : joie de l'amour.  
 Qohélèt (Cabanes/Tentes = *Soukkot*) : destin de l'homme face à Dieu.  
 Lamentations (9 du mois de *Ab*) : deuil du temple détruit.  
 Esther (Sorts = *Pourim*) : la persécution, la femme.

On attribue au roi Salomon, dans une tradition juive, en référence au texte de 1 R 3, racontant le songe du roi à Gabaon, trois livres de sagesse : le Cantique des cantiques, au temps de ses amours, les Proverbes à l'âge adulte, lorsqu'il gouvernait le peuple, et le Qohélèt au moment de sa vieillesse. La tradition chrétienne y a ajouté la \*Sagesse de Salomon, livre en fait plus tardif. L'astérisque \* signale les livres écrits en grec).

### La Sagesse personnifiée

Une question importante, à propos de la Sagesse, est celle de sa personnification : pourquoi les textes parlent-ils d'une femme (*Dame Sagesse* ou *Dame Folie*) pour désigner la Sagesse ou son contraire ?

C'est d'abord parce qu'elle est un bien universel, la femme désignant l'humanité entière ; cette dimension est évoquée par le récit de la visite de la reine de Saba à Salomon (1R 10).

C'est ensuite parce que le texte de la Sagesse de Salomon utilise lui-même l'expression : prendre la Sagesse pour épouse et qu'il parle d'elle en termes de conjugalité (Sg 7-8).

Mais a-t-on épuisé par là les raisons de cette personnification ? Il faudrait interroger les textes qui nous disent qui est la Sagesse : Job 28, Ba 3,9-4,4 ; cf. Pr 1 et 8 ; 31,10-31, Sir 24,1-34. Une étude du Nouveau Testament sur le sujet serait intéressante, car Jésus prend aussi la figure du Sage (notamment dans Mt 5-7, le sermon sur la montagne) et l'Esprit, pour sa part (féminin en hébreu) joue le rôle attribué à la Sagesse dans les anciens textes. De plus, certains passages de sagesse ont été appropriés à Marie, mère de Jésus. Notons les réflexions d'Anne-Marie Pelletier sur le sujet<sup>1</sup>

#### *Le mystère d'une féminité qui précède homme-femme.*

« Il est remarquable que la sagesse personnifiée introduise dans la Bible la mention d'une féminité antérieure à la distinction homme-femme qui, elle, est de création (cf. Pr 8,22 ; Sg 10,11) [...] Est seulement désignée une réalité divine, comportant une intériorité engendrante, dénommée "sagesse de Dieu". Présidant à la création que va élaborer une théologie de la parole, cette sagesse est ultimement identifiée au plan divin qui se déploie dans l'opacité de l'histoire humaine.

De façon énigmatique mais forte, cette réalité ne met donc pas directement en jeu la différence sexuelle qui, dans la tradition biblique, n'intervient qu'avec la création de l'humanité. Est désignée une féminité antérieure à homme-femme... Que cette sagesse féminine déborde et précède l'opposition des sexes n'est probablement pas sans rapport avec les notations que relève Paul Beauchamp en Sg 3, célébrant de façon inattendue dans la tradition d'Israël l'eunuque et la femme stérile. Là où le célibat se présente comme dépassement (et non négation...) de la différence des sexes, la sagesse féminine trouve sa place et sa confirmation dans un contexte où l'homme n'est plus assujéti à l'exigence d'une fécondité charnelle. [...]

Quel rapport concevoir entre la féminité de la sagesse divine dont traitent les textes

<sup>1</sup> « *La Sagesse au féminin dans la Bible* ». Un repérage de la question, dans J. TRUBLET (éd.), *La sagesse biblique* (Actes ACFEB Paris 1993), Lectio divina 160, Paris, Cerf, 1995, p.197-207.

bibliques et la féminité de la femme partenaire de l'homme ? Il ne semble pas que les deux féminités puissent être simplement superposables. Il ne suffit pas d'être femme pour participer à la féminité sage qui est associée à Dieu ; les sapientiaux le répètent assez, même trop. Inversement, le sage qui est censé accueillir la sagesse, l'épouser même, participe à sa féminité... Il reste que, si elle déborde la féminité de la femme, la sagesse personnifiée de la Bible ne peut se passer de la référence à la femme pour se présenter, se faire connaître, retrouver le secret de son mystère... »

Plus loin, elle parle de l'appropriation à Marie de cette sagesse « qui croise subtilement le masculin et le féminin » :

« On sait que les versets de Pr 8 et de Si 24 ont été appliqués par l'Église ancienne à la Vierge Marie, et cités dans la liturgie des fêtes qui la concernent. L'Incarnation fut bien perçue comme manifestation de la sagesse de Dieu qui inclut, en la personne de Marie, le féminin dans le salut. Un beau texte d'Anselme le dit fortement :

*Toute la création est l'œuvre de Dieu, et Dieu est né de Marie ! Dieu a tout créé, et Marie a enfanté Dieu ! Dieu qui a tout formé s'est formé lui-même du sein de Marie, et ainsi il a refait tout ce qu'il avait fait. Lui qui a pu tout faire de rien, n'a pas voulu refaire sans Marie sa création détruite. Dieu est donc le Père de toutes les choses créées, et Marie est la mère de toutes les choses recrées. Dieu est le Père de la création universelle, et Marie la mère de la rédemption universelle. Car Dieu a engendré celui par qui tout a été fait, et Maria a enfanté celui par qui tout a été sauvé. Dieu a engendré celui sans qui absolument rien n'existe et Marie a enfanté celui sans qui absolument rien n'est bon (cf. Patrologie latine 158, col. 955-956)*

Mais le salut est aussi que le Christ soit manifesté comme porteur et dévoilement de la sagesse (cf. Lc 7,35 ; He 1,3 ; Sg 9,18) [...]. Dès lors on doit se demander ce que le Christ éclaire de la féminité de la sagesse affichée dans les textes vétéro-testamentaires. On doit se demander aussi comment cette féminité de la sagesse divine vient s'articuler en Jésus avec une humanité qui, elle, est bien masculine, selon un choix divin qui paraît relever d'une nécessité théologique aussi forte que celle qui fait la sagesse féminine... On le pressent, des débats de pleine actualité sont concernés par ce qui reste ici encore trop peu exploré. »

### **Bibliographie succincte**

- Maurice GILBERT éd., *La Sagesse de l'Ancien Testament*, Gembloux, Duculot, 1979. E 436-6  
 Joseph TELUSHKIN, *Le Grand Livre de la Sagesse juive*, Paris, Calmann-Lévy, 1994 E 435-31  
 Jacques TRUBLET éd., *La sagesse biblique. De l'A. au N. Testament (LD 160)*, Paris, Cerf, 1995 E 301-160  
 Françoise MIES éd., *Toute la sagesse du monde. Hommage à M. Gilbert sj.*, Bruxelles, Lessius, 1999. E 436-27  
 Thomas RÖMER, *Les chemins de la sagesse. Proverbes, Job Qohèleth*, Polier-le-Gd, le Moulin, 1999<sup>2</sup> E 436-36  
 Jean-Michel POIRIER, *Sur les pistes du bonheur. La Sagesse biblique*, Toulouse, Ap.de la Prière, 2000 E 436-41  
 Maurice GILBERT, *Les cinq livres des Sages (Lire la Bible,129)*, Paris, Cerf, 2003. E 436-37  
 Stéphanie ANTHONIOZ, *Qu'est-ce que la sagesse ? De l'Orient ancien à la Bible*, Paris, Parole et Silence, 2011 E 436-44

## 2. Introduction au livre de Job : Qui est Job?

Dans la Bible, parmi les livres de Sagesse, qui traitent de la vie quotidienne, du savoir-faire et du savoir-vivre (*Proverbes*), du sens de l'existence (*Qohélet*), de l'amour (*Cantique des cantiques*), de la présence de Dieu dans la création et dans l'histoire (*Ben Sirach* et *Livre de la Sagesse*), de la prière (*Psaumes*), il y en a un qui parle de la souffrance de l'homme: c'est le *livre de Job*.

Job est un personnage à la fois réel et fictif. Il est réel en tant qu'il représente la souffrance de combien de femmes et d'hommes par le monde, autrefois, maintenant et dans l'avenir. Il est encore réel parce que son auteur réfléchit sur l'épreuve qu'a vraiment subie le peuple d'Israël pendant son exil à Babylone. Mais il est fictif au sens où l'auteur n'a pas voulu décrire une situation historique singulière, mais une situation que tous rencontrent plus ou moins à un moment donné de leur existence. C'est donc un \*personnage littéraire+ ou bien une \*parabole+ valable pour tous et pour tous les temps.

Le livre de Job s'inspire d'un genre littéraire existant en Mésopotamie déjà au II<sup>me</sup> millénaire avant notre ère : les plaintes du juste souffrant en dialogue avec son dieu ou la discussion entre deux protagonistes à propos de la souffrance estimée injuste<sup>2</sup> L'auteur du livre biblique de Job, qui a vécu sans doute au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, après le retour d'exil, ne présente pas son héros comme un Juif. Il le situe dans le temps C l'époque des patriarches C et dans l'espace C en Édom ou en Arabie - . C'est donc un païen, qui représente \*n'importe qui+. C'est là une volonté de souligner la réalité du héros et de montrer qu'il ne se réduit pas à une figure emblématique. Si le lecteur peut reconnaître sa propre souffrance ou celle de ses proches dans le personnage du livre, c'est que celui-ci a d'abord une consistance historique. D'ailleurs, la Bible en parle dans d'autres textes: le prophète Ézéchiël en fait mention lorsqu'il traite de **responsabilité personnelle** (cf. Ez 14,12-23) et Jacques y fait référence dans sa lettre (cf. Jc 5,11) en parlant de la miséricorde de Dieu et de la constance de l'homme qui souffre.

À travers toute la tradition chrétienne, Job a constamment été reconnu comme le modèle du **Juste souffrant** et donc une figure de Jésus : on loue souvent la patience et la fidélité de Job dans son malheur, et on le décrit comme celui qui se lamente sur son fumier. Parfois aussi, on le met en évidence comme celui qui a l'audace de discuter avec Dieu et qui ose le prier, non seulement afin d'accepter sa condition, mais parce qu'il cherche à comprendre si l'épreuve douloureuse telle qu'il la vit a un sens pour l'homme et pour Dieu. C'est cette dernière manière que les peuples opprimés de l'Amérique latine empruntent le plus souvent dans le cadre de la théologie de la libération, comme l'ont fait les Juifs dans les camps d'extermination de la Shoah. Le texte met en évidence un paroxysme de souffrance : tous les dons de Dieu se sont évanouis pour le peuple juif envoyé en exil, puis lors de la Shoah : Dieu peut-il abandonner son peuple ? Peut-il laisser tomber l'homme qu'il a créé ?<sup>3</sup>

Dans la liturgie chrétienne, Job a été considéré comme le modèle de la patience, préfigurant Jésus en croix ; la dévotion populaire en a fait un saint à part entière: celui qui vit comme lui, fût-il païen, s'approche de Jésus et est pris dans le salut qu'il nous obtient. C'est à ce titre qu'il a sa place dans le calendrier liturgique romain, où sa fête est inscrite au 10 mai. On le représente dans les fresques des

<sup>2</sup> A ce propos, on consultera Stéphanie. ANTHONIOZ, *Op cit supra.*, p.60-66.

<sup>3</sup> Un livre précieux sur le sujet : Margarete SUSMAN, *Le livre de Job et le destin du peuple juif*, (La nuit surveillée), Paris, Cerf, 2003.

catacombes romaines, et son culte se répand dès le IV<sup>me</sup> siècle à Bosra, en Syrie ; la pèlerine de Terre Sainte, Égérie, dit avoir visité son tombeau dans le Hauran. En Occident, le culte de saint Job s'est fixé à Pavie, Bologne et Venise, ainsi qu'en Belgique, notamment à Uccle. On l'invoque contre la lèpre et l'éléphantiasis. Dans la tradition chrétienne, il est devenu comme le symbole et l'annonce de la résurrection de Jésus ; c'est à ce titre qu'on le représente, discutant avec sa femme, puis ses trois amis, tant dans les catacombes que sur des sarcophages ou d'anciens manuscrits, puis dans les sculptures des cathédrales et dans les Bibles enluminées.

Le livre de Job n'est pas seulement un livre biblique; c'est encore un des grands textes du patrimoine spirituel de l'humanité. Dans la Bible, il indique un moment-clé de la réflexion d'Israël sur sa propre histoire, après la détresse de l'exil. Comment le peuple de Dieu, et nous avec lui, pouvons-nous rester fidèles à Dieu et continuer de le prier quand souffrent les hommes, surtout les innocents ? La souffrance n'a pas de valeur en elle-même, mais elle peut être le lieu où l'être humain est amené à se poser les questions fondamentales sur sa propre vie et le destin du monde. La souffrance et la mort semblent mettre en question l'existence même d'un Dieu bon et tout-puissant. Comment peut-on accepter la souffrance \*par amour+, car seul l'amour donne sens à notre vie, et \*seul l'amour est digne de foi+? Comment Dieu, incapable de souffrir, peut-il non seulement tolérer la souffrance humaine, mais aussi l'assumer vraiment, et être présent dans chaque homme qui souffre, du premier au dernier? Que faire dès lors pour aider une sœur ou un frère malade, incurable, mourant, victime de sévices ou de violences ? Peut-on rencontrer Dieu C et non pas une fausse image de lui! C dans l'échec, l'épreuve, la détresse ? Que signifient la fidélité de Dieu et la nôtre? Toutes ces questions se trouvent en germe dans le livre de Job, si nous le lisons et relisons attentivement.

Finalement, la figure de Job peut devenir pour nous un chemin d'éducation à la liberté dans la foi, en nous permettant de rectifier les images que nous nous faisons de Dieu lorsque nous sommes acculés à la souffrance, la nôtre ou celle de nos frères. Il y a lieu de ne pas le considérer comme \*tout-puissant pour n'importe quoi+, mais comme \*tout-puissant pour aimer+, en respectant la liberté de chacun. Nous ne pouvons, dès lors, rendre Dieu coupable de nous aimer faibles et mortels, ni le croire arbitraire, voire sadique, ni opposer deux visages de Dieu que nous sommes tentés de voir dans l'Écriture : le créateur et le justicier, le juge sévère et le miséricordieux, l'amoureux et l'exigeant. Comme Job, nous pouvons offrir à Dieu ces images que nous avons de lui, pour que lui-même les unifie, et nous inspire confiance et paix intérieure. Dieu nous attend dans le silence de la contemplation, au-delà de toutes nos questions, légitimes par ailleurs, parce qu'il nous aime de manière unique et inconditionnelle, et parce qu'il nous ressuscite en nous faisant accéder à son intimité. Ainsi Jésus s'identifie-t-il pour nous progressivement à la figure de Job. C'est le mystère que nous vivons dans la semaine sainte, en méditant la passion et la résurrection de Jésus et de l'humanité en lui.

### Bibliographie récente

- François CHIRPAZ, *Job. La force d'espérance*, Paris, Cerf, 2001. E 437-52  
 Antonio NEGRI, *Job, la force de l'esclave*, trad. J. Revel, Paris, Bayard, 2002. E 437-54  
 Margarete SUSMAN, *Le livre de Job et le destin du peuple juif*, (Nuit surveillée), Paris, Cerf, 2003. E 437-57  
 Pascal DAVID, *Job ou l'authentique théodicée*, Paris, Bayard, 2005. E 437-61  
 Georgette CHEREAU, *Job et le mystère de Dieu. Un chemin d'espérance*, Paris, Lethielleux, 2006. E 437-65  
 Françoise MIES, *L'espérance de Job* (BETL CXCIII), Leuven, Univ. Press, 2006. E 437-68  
 M.-Noëlle THABUT, *Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? Job, la souffrance et nous*, Paris, DDB, 2006. E 437-64  
 Jean LEVEQUE, *Job ou le drame de la foi*, éd. M. Gilbert & Fr. Mies (LD 216), Paris, Cerf, 2007. E 437-66  
 Henri DE TERNAY, *Avec Job. De l'épreuve à la conversion* (Ecritures), Bruxelles, Lumen Vitae, 2007. E 437-67

### 3. Le livre de Job : Le Prologue et la visite des amis

Le Prologue en prose (chap. 1 et 2), et peut-être l'Épilogue (42, 7-17), pareillement en prose, font état de la légende de Job, dont nous avons un écho en Ez 14,12ss., tandis que Jc 5,11 fait allusion au livre de Job tel que nous le connaissons. La composition du prologue présente un parallélisme avec un effet de répétition destiné à accélérer les étapes de l'épreuve de Job, lequel est privé de tous ses biens et de ses enfants en un instant, puis dont le corps est livré à une horrible maladie (lèpre ?) qui le fait constamment souffrir, tout en laissant sa conscience vive et son esprit intact, condition nécessaire pour qu'il puisse démontrer que sa fidélité à Dieu n'est pas intéressée, et qu'elle ne dépend pas du fait qu'il a été comblé de tous ses biens et d'une bonne santé. D'où la question du Satan : « Est-ce *pour rien* que Job craint Dieu ? »

#### Les personnages du Prologue (Jb 1-2)

L'action est présentée comme se jouant en deux étages : *la cour céleste* où trône le roi YHWH ; ce sont les « fils de Dieu » (1,6 ; 2,1 ; 38,7 ; cf. Gn 6,1-4 ; Ps 29,1 ; 92,1 ; 89,7), des êtres supérieurs (anges : LXX = les anges de Dieu), et *la réalité humaine*, avec la représentation de Job comparé à un grand scheik de l'époque des patriarches<sup>4</sup>.

**Job** est d'abord mis en scène comme un homme parfait (référence à Abraham) : intègre et droit, craignant Dieu et se gardant du mal), bref un vrai sage. De plus, il prend soin de sa famille, dont il se fait l'intercesseur, offrant des sacrifices pour réparer les fautes éventuelles de ses enfants, qui semblent bien s'entendre.

La camera se transporte alors à l'étage supérieur et nous fait voir **la cour céleste** parmi laquelle se glisse **le Satan**, qui n'est pas identique au diable et qui semble avoir pour mission de parcourir la terre et de repérer ce qui s'y passe, comme un inspecteur qui ferait la grève du zèle. Le rabbinisme le considère comme un bon ange que l'on n'aime guère car il fait trop bien son métier ; aussi le désigne-t-on comme « l'accusateur public » devant la cour céleste, qui siège comme au tribunal. Le terme « satan » signifie obstacle ; ainsi Jésus l'utilise-t-il à propos de Pierre (Mt 16,23). Tout en étant créature de Dieu, il se trouve souvent comme adversaire de Dieu et de l'homme : jaloux de la joie de Dieu qui se complaît dans l'homme. Il veut ici ouvrir les yeux de Dieu sur sa naïveté et son illusion en vantant les qualités de Job. Non, Job n'est pas ce que Dieu pense : il sert par intérêt. Quant à lui, il se présente comme un bon conseiller allié de Dieu. Mais le Satan a-t-il réussi à tenter Dieu (cf. Ex 17,2 ; Dt 6,16 ; Jud 8,12 ; Ps 78,41.56... ; Sir 18,23) ? La deuxième fois, à Dieu qui fait remarquer au Satan que Job est resté fidèle bien qu'il lui ait enlevé tous ses biens et ses enfants – « bien que tu m'aies incité à le ruiner sans motif ! » - , le Satan répond que Job n'a pas été touché « en son os et sa chair ». Et Dieu continue de le livrer au Satan, tout en lui intimant de ne pas le faire mourir, sinon il ne pourra pas faire la preuve de sa fidélité.

<sup>4</sup> Il peut être utile de mentionner ici le livre intéressant du journaliste et écrivain biographe Pierre ASSOULINE, intitulé *Vies de Job*, Paris, Gallimard, 2011. En fait, il s'agit de l'histoire de la recherche, sous forme de roman, faite par l'auteur : enquête sur la réception du livre et du personnage de Job parmi de nombreux commentateurs, surtout modernes. Cette recherche est en elle-même éclairante.

L'image est forte. Comment Dieu peut-il permettre – car le Satan doit demander la permission : il n'est pas tout-puissant – de laisser souffrir Job (et il semble avoir besoin du Satan pour cela) gratuitement, sans autre motif que de contredire l'accusateur. Et Job est mis à l'épreuve sans rien savoir de ce pari qui se trame à la cour céleste. Cette présentation fait réfléchir à l'image de Dieu que donne l'auteur, et sur les rapports de jalousie qu'entretient le Satan vis-à-vis de l'homme. Dieu serait-il vulnérable aux accusations au point de livrer un juste aux sévices de l'adversaire ? Dieu serait-il impuissant ?

Ou bien faut-il identifier le Satan avec le « mauvais penchant » que tout humain porte en lui ? Mais d'où vient ce penchant mauvais si l'homme est créé « très bon » ? C'est comme une tendance irréprouvable qui cale devant ce qui est beau, bon, vrai, juste ? Envie et jalousie devant les qualités des autres, tendance à interpréter le bien en mal ? Mais Dieu qui confirme que Job est juste, a-t-il besoin de preuve ? C'est ici qu'intervient, dans la tradition juive, la supposition de « l'ange déchu », devenu hostile à Dieu après la création de l'homme, d'où la décision d'avilir l'homme et de réduire à rien sa sagesse. C'est une négation de la bonté de la création que nous formulons comme un doute : comme pour faire regretter à Dieu d'avoir créé l'homme (cf. Gn 6,6) : dénoncer, calomnier, accuser. Tel est le stratagème imaginé par le Satan, image de ce qui se fait en société, en politique... voire en nos communautés ?

En fait il s'agit de savoir quel est le fondement d'une espérance : pourquoi Dieu est-il si sûr de l'homme, et comment va-t-il prouver sa fidélité ? Telle est la question que pose le prologue. Ce qui enclenche le suspense. Or tout semblait réglé par la réponse de Job : « Tout vient de la part de YHWH : bon et mauvais ! » Alors, Dieu aurait-il créé le mal (cf. Sg 1,13) ? Question angoissante, qui mène à cette autre : Un Dieu bon existe-t-il vraiment, ou est-ce une projection humaine ? Le tentateur satanique nous pousse à chasser l'espérance et il ouvre devant nous le gouffre infernal : sans espérance.

On le voit, différentes **images de Dieu** et du mal présent dans la création sont évoquées dès le début du livre. Et l'enjeu en est la réalité de l'homme juste, innocent, et, bien sûr, la **vérité de Dieu**, bon jusqu'à soutenir sa créature soumise au malheur et à l'épreuve « pour rien » ! Le suspense est assuré.

Cependant, un autre personnage apparaît dans le prologue : **la femme de Job**, qui conseille à son mari de « maudire Dieu et de mourir » c'est-à-dire de mettre fin à ses jours, mais Job lui rétorque : « Tu parles comme une folle » : dame folie se trouve ainsi déjà présente en filigrane comme contrepoint : parole de bon sens ? Une tradition ultérieure n'a pas compris ainsi le texte : « le testament de Job » ajouté au livre par la LXX, relayant une interprétation targumique, et la tradition musulmane ont fait de cette femme une pieuse épouse remplie de tendre sollicitude pour son époux éprouvé et vendant ses services pour assurer le minimum vital à lui et à elle.... En effet, Madame Job a été touchée par le même désastre que son mari : la privation soudaine de leurs biens et la disparition de leurs enfants. Aujourd'hui, grâce aux exégètes féminines, les interprétations positives se multiplient. On consultera à ce sujet le livre récent de Irmtraud Fischer<sup>5</sup>.

Cette exégète, professeur à l'Université de Vienne, propose une interprétation cohérente du passage en confrontant Jb 2,7 à Dt 28,35, qui détaille les « malédictions » touchant ceux qui n'observent pas la Torah de l'Alliance. Ainsi Madame Job conseillerait à son époux de « bénir » Dieu, tout en acceptant qu'il meure si telle est la volonté divine. Mais Job ne mourra pas, car Dieu a interdit au Satan de le mettre à mort. La femme s'accorderait avec la Torah pour accepter éventuellement le martyre de son homme, dont elle ferait aussi les frais en devenant veuve. Dans ce cas, comment parle-t-elle à l'instar de Dame Folie ? Parce que Job se croit vraiment innocent et qu'il ne veut pas séparer son destin de celui de son épouse : tous deux ont vécu ensemble le bonheur ; il convient qu'ils soient prêts à vivre ensemble le malheur. Ainsi semblent avoir compris les traducteurs grecs et les interprètes musulmans.

---

<sup>5</sup> *Femmes sages et dame Sagesse dans l'Ancien Testament*, (Lire la Bible 166), Paris, Cerf, 2010, p.111-126 : « La femme de Job ».



La commentatrice poursuit :

« Le reproche d'être folle se rapporte donc à la rupture de la communauté de destin, rupture proposée dans le discours de la femme : le bonheur comme le malheur, l'un et l'autre les touchent tous deux. Job ne partage donc pas l'opinion du narrateur qui parle dans le texte. Si ce dernier exclut le bonheur et le malheur de la femme, Job tient fermement à la *communauté* entre les deux époux. Sur le plan de la construction du statut social, cela signifie que le narrateur suit les représentations patriarcales, en excluant le destin de la femme conformément à un point de vue androcentrique. Mais pour Job, la femme est également concernée. Aussi la blâme-t-il d'adopter, dans le malheur, le point de vue qui marginalise les femmes. Il l'appelle à vivre ensemble les jours de malheur, tout comme ils ont vécu les jours de bonheur.

Faut-il effectivement considérer la femme comme une folle ? Tous les personnages qui interviennent dans le livre de Job, en dehors des deux parieurs et de celui qui est l'objet de leur pari, à savoir Job, avancent des arguments provenant d'une vénérable tradition ancienne. Les amis le font d'après l'expérience sapientiale : il y a un rapport entre votre conduite de vie et le sort qui vous atteint ; la femme de Job le fait à partir de la connaissance de la Torah ; de quiconque se tourne contre Dieu, la Torah dit qu'il connaîtra le même sort qu'elle – et surtout son mari. Le livre de Job est un écrit qui se positionne contre l'inversion de l'enchaînement du « faire » et du « subir ». Certes, celui qui renie l'alliance se place lui-même sous la malédiction (cf. Dt 28), mais il n'est pas vrai pour autant que celui qui est frappé par les malheurs décrits se soit détourné de Dieu. » (*Op. cit.*, p.122-123)

Les trois **visiteurs de malades** sont enfin présentés. Ce sont des « amis », des sages, eux aussi. Ils viennent de contrées extérieures à Israël, comme Job d'ailleurs (Syrie, Arabie ?) et ils sont brièvement caractérisés par leur nom : Eliphaz = mon Dieu est or pur ; Bildâd peut signifier : sans amour ; Tsofar = le pépant, comme un oiseau : blanc-bec ou novice... Le premier semble investi d'une forte expérience, le deuxième est plutôt philosophe, et le troisième s'efforce de répéter ce qu'ont dit ses aînés. Ce sont trois « théologiens » au sens où ils pensent défendre la dignité de Dieu par des « dogmes » ou principes. Ne prendraient-ils pas le relais du Satan ? Va s'engager une discussion entre sages et chacun interviendra à son tour, répondant aux interventions de Job. Durant la controverse, ils parleront de Dieu, tandis que Job sera le seul à parler aussi à Dieu. Mais tout commence par sept jours de silence, respectueux de l'homme éprouvé. On attend que Job prenne lui-même la parole, ce qu'il fera au chap.3 dans un pathétique monologue de plainte et lamentation, qui semble contredire la profession de foi qu'il vient de faire. D'où nouvelle question qui relance **l'intrigue** : Job est-il si sûr de sa foi en son Dieu ?

### **Le Monologue de Job (Jb 3)**

Job commence sa plainte en reprenant l'histoire de la création en parallèle avec celle de sa naissance, mais à rebours. La création est le privilège par excellence de l'humanité, et notre propre existence constitue notre bien le plus précieux, gratuitement reçu. Cette gratuité devrait être le signe de la sainteté du Créateur qui vient vers nous, et notre vie le trésor suprême (cf. Ps 34). Or Job évoque le livre de la Genèse en mêlant la création au souvenir de sa mise au monde comme représentant le plus grand malheur. Le contraste est grand entre le chap.1 et le chap.3. Tel est l'effet littéraire voulu par l'auteur du livre, comme nous le trouvons en Jérémie (Jr 20,14-18).

Après cela, trois *Pourquoi* se suivent en cascade. Le lecteur se pose la question à son tour : *Pourquoi* cette série revendicatrice à ce moment initial du drame ? Et *pourquoi* parler de « maintenant » ? Sans doute s'agit-il du maintenant du lecteur.

Suit une réflexion à propos de la mort devant laquelle tous les hommes sont égaux, quoi qu'ait été leur existence terrestre. Mais la question rebondit : « *Pourquoi* ce don à l'homme qui ne voit plus sa route ? » (3,23). Quelle image Job présente-t-il de la vie terrestre et de la fragilité de l'homme devant son destin ? Et quelle image donne-t-il de Dieu qui « enferme » l'homme en sa condition de créature ?

#### 4. Livre de Job : Dialogue des sages – 1er cycle

Après le monologue de lamentation de Job, les trois amis vont prendre la parole à tour de rôle, et chaque fois Job répond, faisant écho aux arguments qui lui ont été présentés pour le convaincre et de la justice de Dieu basée sur la rétribution et de sa propre culpabilité. Le premier cycle s'étend de 4,1 à 14,22. Une interaction se joue entre les amis et Job, car leurs discours à chacun ne laisse pas les autres indifférents.

##### Première intervention d'Éliphas (chap. 4-5)

Sage édomite, imbu de son expérience, moraliste chevronné. Après une *captatio benevolentiae*, où il fait appel au *souvenir* de Job qui semble oublier le mode d'agir divin, il affirme avec force le principe de *rétribution temporelle*, qu'il confirme par allusion à une révélation personnelle, reconnaissant au passage la crainte de Job et son horreur du mal. *L'homme est puni par où il a péché*. Si Job était intègre, il n'aurait rien à craindre ; mais est-il innocent ? Il s'étend ensuite au mystère du mal, car tout homme est pécheur : « Le mortel serait-il juste devant Eloah, un homme serait-il pur devant son Créateur ? » (4,17) Si même Job s'estime innocent, face à Dieu il doit reconnaître la transcendance de sa sainteté. La colère du Saint s'insurge contre l'iniquité humaine : « C'est l'homme qui engendre la misère » (5,7) Ainsi Dieu corrige l'homme pour l'amener à se convertir (5,17) : « Écoute et fais-en ton profit ! » (5,27). Donc pour lui, Dieu est juste et l'homme est seul coupable de son malheur.

##### Réponse de Job (chap. 6-7)

Sans répondre directement, Job justifie le bien-fondé de sa lamentation du chap.3 ; celui qui ne souffre pas ne peut comprendre la détresse de quelqu'un qui reçoit les flèches de Dieu : s'il crie, c'est qu'il a mal ! Les paroles d'Éliphas ne l'atteignent pas, et il dénonce la fausse amitié des gens qui viennent le plaindre : « Vous êtes comme des ruisseaux décevants ! ». Ils n'ont *pas compris* son innocence et ils le *culpabilisent* au lieu d'entrer dans sa compréhension. Il termine par une méditation (7,1-21) qui l'invite à penser à ses frères de malheur vivant comme lui une existence d'esclave, sans un moment de répit, et cela par le vouloir de Dieu, car il lui semble que c'est Dieu qui le fait souffrir sans raison et le persécute arbitrairement. Ce passage est une mise en question de *l'image qu'il a de Dieu*, et Job se prend à tutoyer Dieu pour lui demander des comptes : il s'adresse personnellement à celui qui le persécute, en reprenant le Ps 8 : « Qu'est-ce que l'homme pour en faire si grand cas ? » « Que suis-je pour que tu fasses ainsi attention à moi ? Si j'ai péché, quel mal t'ai-je fait ? » Se mêlent diverses images de Dieu...

##### Premier discours de Bildad (chap. 8)

Cet ami, philosophe raisonneur, pose tout de suite le principe : *Dieu est juste ; il ne peut fausser le droit* (8,3). Énervé par l'outrecuidance de Job critiquant le Tout-puissant, il juge Job et ses fils livrés par Dieu au pouvoir de leurs crimes ; il s'appuie sur la *tradition des anciens* et sur l'expérience : la justice de Dieu est implacable. Il peut restaurer Job en ses biens s'il consent à supplier Dieu, à se purifier et à convertir son comportement. Que Job accepte d'écouter la tradition et reconnaisse la doctrine de la rétribution ! La péroraison de Bildad est significative (8,19-22) : c'est en apparence ou temporairement que l'impie profite et prend de l'importance ; un rien peut l'arracher à sa demeure. Et il recommande une nouvelle fois à Job de faire amende honorable afin d'être réhabilité par Dieu.

##### Réponse de Job (chap. 9-10)

Cette réponse marque un tournant dans l'action. Job commence par concéder à Bildad le principe qu'il a énoncé : « Je sais qu'il en est ainsi : *l'homme pourrait-il être juste devant Dieu ?* » (9,2) Et cela le laisse

perplexe, un doute douloureux l'envahit, car comment pourrait-il résister à Dieu ? Et cette pensée le trouble profondément : il ne sait plus où il en est et il ne se reconnaît plus lui-même. De penser ainsi en rajoute même à sa souffrance ; il demeure dans l'incertitude de sa propre justice, à laquelle il s'accrochait. Finalement, il tient un argument de poids contre la doctrine de la rétribution : au fond, *que l'homme soit juste ou impie, cela n'a aucune importance* : « Dieu anéantit les deux » (9,22). Il ne fait pas justice et l'homme est livré à lui-même et à l'arbitraire de Dieu. Bref, il a perdu son identité, et en même temps il ne sait plus qui est Dieu. Il rejette l'image d'un Dieu distant et cruel et en même temps il l'invoque pour qu'il se fasse le témoin conciliateur de son intégrité : paradoxe tragique ! La réponse de Job se nourrit de réminiscences de prophètes (Is 1,18 ; Jr 2,22) et du Ps 51,9 : il a conscience de l'inutilité de sa plainte : *Dieu ne le justifiera pas*, et tout ensemble il implore Dieu de se faire son arbitre : « S'il y avait entre nous un arbitre qui poserait la main sur nous deux ! » (9,33). Une immense solitude l'envahit (cf. Ps 88,19) et il se met à *désespérer de Dieu et de lui-même*.

Or à ce moment même, à travers ses reproches violents au Dieu qui lui a donné l'existence, *un élan d'espérance* germe au plus intime de son être (10,1-22). Il faut lire ce chapitre comme un impressionnant plaidoyer. Il ouvre la plaidoirie en donnant libre cours à sa plainte et en épanchant l'amertume de son âme. Il poursuit en enfilant cinq questions qui le remettent entre les mains du Dieu créateur qui l'a façonné : « Te plairais-tu à mépriser l'œuvre de tes mains ?... Aurais-tu des yeux de chair pour examiner ma faute ? ... Pourquoi faire tant de cas de mon péché alors que tu sais que je ne suis pas coupable ? ... Pourquoi me traites-tu avec tant de dureté ? » Invocation pleine d'une terrible grandeur et d'une inconcevable audace. *L'image du Dieu juste et bon s'est effacée en lui*, et il n'y a plus que cette douleur lancinante qui le met à bout, douleur incompréhensible qui ne cesse de le torturer. Et à cet instant surgit, avec les mots des Ps 119,73 et 139,13, un appel déchirant : « Tes mains m'ont façonné, modelé... *Rappelle-toi* : tu m'as créé comme on pétrit l'argile... et c'est à la poussière que tu me ramènes !... De peau et de chair tu m'as revêtu, d'os et de nerfs tu m'as tissé ». Comme s'il sentait sur son corps les mains divines et le souffle créateur, il laisse sa péroraison s'exhaler de son cœur en un ultime assaut : « ... mais tu dissimulais la trahison en ton sein... ! » Dieu est là, avec *son insondable mystère* ; on peut lui dire « tu », tout en ressentant un horrible doute déjà présent au chap.4 : les ténèbres emplissent la lumière de notre naissance et s'installe le désir de mourir. N'est-ce pas à la mort que Dieu le voue ? Ses amis l'ont enfermé dans le doute.

### **Première intervention de Tsofar (chap. 11)**

Son intervention s'élève contre le cri blasphématoire de Job, et il veut remettre Dieu à sa place, dans la transcendance de sa sainteté ; *Dieu seul connaît la fausseté des hommes*, dont il accuse Job : « Si Dieu intervenait, il te montrerait ton crime caché ». Il ridiculise la prière que Job vient de faire : qu'il s'en remette vraiment à la justice de Dieu ! Il est toute sainteté, toute sagesse et Job réduit à rien le mystère de Dieu. Or celui-ci dévoile la perversité de l'homme : que l'homme borné se laisse assagir comme un ânon se laisse domestiquer ! Se convertir, c'est attirer la bénédiction !

### **Réponse de Job (chap. 12-14)**

Un long discours de Job termine ce 1<sup>er</sup> cycle. Job fait le point de la discussion en trois étapes : une violente critique contre la position des amis – le risque que constitue la mise en jeu de sa vie – un espoir demeure de discuter avec Dieu

- 1) L'expérience de Job et des hommes s'inscrit en faux contre la doctrine de la rétribution : des justes sont malheureux et des impies triomphent. Se moquant des clichés répétés par ses amis, il conseille de se pencher sur *les merveilles de la création* : bêtes, oiseaux, harmonie (12,7-12). Job lui-même apporte un démenti aux affirmations des amis.
- 2) Défier Dieu est dangereux, et Job accepte le défi ; il y est réduit par ses amis « monteurs de mensonges et vrais charlatans ». Il veut *plaider sa cause face à Dieu* et réduire à rien les arguments des piètres avocats que sont ses amis (13,1-12), et au préalable, il les incrimine et leur intime l'ordre de se taire tandis qu'il adresse à Dieu ses plaintes en le tutoyant.

- 3) Il commence par dépeindre le destin de « l'homme né de la femme » *jeté au monde*, et il imagine des comparaisons pathétiques pour l'exprimer : la mort est la fin dernière, et *Dieu aura-t-il la nostalgie de l'homme ?* Et le *shéol* serait-il enfin un lieu de paix ? Job émet un souhait : que l'homme demeure au *shéol* jusqu'à ce que Dieu désire le revoir et reprendre une relation avec lui... L'homme confronté au néant ne porte-t-il pas *une secrète espérance ?*

Bref, Job ne se sent pas inférieur en sagesse à ses interlocuteurs, mais *leur théorie de la rétribution se trouve démentie* par les faits et l'image de Dieu proposée par eux s'avère fallacieuse. Dieu n'est pas gendarme ou espion, et il donne du prix à l'œuvre de ses mains. Job sait à présent qu'il peut *oser se mesurer à Dieu*, au-delà des images, engager un procès et défendre son innocence, mais il risque son destin sur la confiance qu'il a dans Celui qui l'a façonné. Il ne veut pas lâcher ce lien qui le relie à Dieu et qu'il exprime par son tutoiement. Doucement, *Job découvre la liberté que Dieu lui donne* en lui permettant de se lancer dans une confiance éperdue.

Ce que ce premier cycle du débat nous a apporté, c'est d'abord que Job n'a nullement parlé contre Dieu et qu'il ne l'a pas enlevé de son horizon ; plus : il est et sera *le seul à tutoyer Dieu*, en lui disant « Rappelle-toi » ou « Souviens-toi ». Quand on dit cela à quelqu'un, on signifie qu'on a fait une expérience commune et que cette expérience nous lie intimement. Un deuxième point, c'est que Job a gagné en liberté intérieure, car il ose affronter Dieu en collision frontale, quoi qu'il puisse lui en coûter ; sa propre revendication qui atteint Dieu dit que le lien avec Dieu n'est pas coupé, car il est conscient qu'il a été formé, façonné par les mains de Dieu ; ce lien, dès lors, ne peut mourir. Cela pose la rude question de la mort : est-ce la fin de l'homme ? Ou bien la mort représente-t-elle en même temps l'ouverture sur une destinée que Dieu seul peut connaître ?

Mais n'y aurait-il pas tout de même quelque chose d'arbitraire en Dieu, car c'est le créateur qui fonde les lois de sa création, et qui nous assure que la volonté de Dieu s'ajuste sur une véritable justice ? Le soupçon vis-à-vis de la rectitude divine subsiste, comme au jardin d'Éden. Tel est le vrai Satan qui habite l'humain : puisque Dieu dépasse infiniment celui-ci, il devient impossible de sonder la vérité de Dieu, et l'homme est réduit à lui faire une absolue confiance. C'est bien cela qui fait problème ; cette confiance en effet ne s'appuie que sur le fait que nous existons, que notre venue au monde est pure gratuité et que cette gratuité est un don merveilleux !

Concluons ce premier cycle avec un auteur récent, professeur d'A.T. à la Faculté protestante de théologie de Montpellier<sup>6</sup>

« Le premier temps d'échange voit la tension monter entre Job et ses amis. Pour eux, si le malheur de Job est le signe évident d'une condamnation divine, Job n'a pas seulement commis une faute, il est devenu blasphémateur. Cependant, et d'une manière comparable, leurs discours se terminent par une promesse et une assurance de restauration pour Job dès lors qu'il reconnaît ses fautes et se laisse avertir par Dieu. Cet échange met en évidence une circularité des arguments des amis qui défendent Dieu et la justice distributive. Les discours des sages sont le seul recours possible pour Job. Rien de nouveau ne peut être dit sur Dieu, sa justice et la souffrance du monde, qui n'ait déjà été compilé par la sagesse. Job et Dieu sont condamnés au silence par la sagesse ancestrale. Les discours de Job, plus argumentés, laissent poindre une attente, un vrai désir de Dieu. Mais la confrontation avec ses amis a anéanti son espérance, malgré la certitude de son innocence. »

<sup>6</sup> Dany NOCQUET, *Le livre de Job. Aux prises avec la justice divine*, coll. Au fil des Écritures, Lyon, Olivetan, 2012, p.44.

## 5. Livre de Job : Dialogue des sages – 2<sup>me</sup> cycle

Le 1<sup>er</sup> cycle de débat entre Job et ses amis a fait découvrir le processus narratif et l'enjeu de l'intrigue : « Est-ce *pour rien* que Job craint Dieu ? » Face à Job qui souffre, les amis répètent la doctrine de la rétribution sans le rejoindre dans son épreuve. Il se trouve seul devant Dieu qu'il invoque en lui disant TU, sans en ressentir la présence. Il espère que son Créateur désirera le rejoindre, mais il ne sait pourquoi il s'acharne contre lui sans raison. Les amis condamnent l'attitude de Job qu'ils estiment blasphématoire. Ils maintiennent que Dieu est juste et ne fausse pas le droit ; à Job de découvrir sa faute. Or Job dément par les faits l'existence d'une rétribution temporelle, et diverses images de Dieu se bousculent en lui. Tout en affirmant son innocence, il engage un procès contre Dieu, son Créateur, mais doute de son intérêt pour l'homme. Le 2<sup>me</sup> cycle fera progresser la discussion.

### Intervention d'Éliphas (chap. 15)

Éliphas réagit à la dernière réponse de Job. Sans plus s'embarrasser de formules polies, il le provoque par une triple accusation : Job demande à Dieu des comptes et le juge selon des normes humaines – il fausse la sagesse – il ruine la crainte de Dieu et sape la religion. Bref, il n'accepte pas la juste volonté de Dieu et se laisse emporter par la passion. Il répète ce qu'il avait dit en 4,17-18 et repris en 14,4 par Job dans un autre sens : « Comment un homme serait-il pur, resterait-il juste, l'enfant de la femme ? » (15,14). Il fait allusion à Pr 8,22-31 : la Sagesse née avant toute créature (v.7). À partir de là (v.17), Éliphas développe un portrait de l'impie, dont le triomphe est de courte durée : le péché de l'homme cause son malheur. Accroché à sa doctrine, il en oublie la compassion, et il range Job parmi les pervers.

### Réponse de Job (chap.16-17)

Cette accusation ne fait qu'aiguïser la plainte de Job, qui supplie ses amis de l'écouter au lieu de se justifier par d'ineptes discours. N'est-ce pas Dieu qui le livre ainsi à de pénibles consolateurs ? Il perçoit que Dieu est la cause gratuite de sa situation : « Il a fait de moi sa cible » (v.7 ; cf. 6,4 et 7,20), comparant Dieu à un archer en guerre. Surpris par ses attaques, Job a pris le deuil, sans modifier sa position : « Point de violence en mes mains et ma prière est pure » (v.17). Incompris des hommes, il fait appel à un témoin dans les cieux, comme le sang d'Abel qui criait vengeance (Gn 4,10) ; il n'a pas le choix, et il implore Celui qui s'acharne contre lui, comme mû par une folle espérance... Le chap.17 montre un Job désespéré, délirant, qui voit s'approcher les fossoyeurs. Seul Dieu désormais peut prendre sa défense et finalement reconnaître son bon droit (cf. 6,29). Il s'adresse de nouveau à lui : « Place donc *toi-même* ma caution auprès de toi ! » (v.3). Pour l'humanité entière, il est un exemple (*mashal*), une fable (cf. Ps 69,12 ; Is 52,14), les spectateurs sont stupéfaits. Un suprême appel à ses amis demeure cependant sans réponse : « Et maintenant... » (v.10), cette expression si importante chez les prophètes, car elle marque un tournant et fait deviner une décision à prendre. Mais c'est le *Shéol* qui s'ouvre, béant ; avec cette « descente aux enfers », nous atteignons un moment crucial qui rappelle le Ps 22.

### Discours de Bildad (chap.18)

On sentait monter la colère des amis, en entendant ce qu'ils considèrent comme un blasphème inouï, une suprême insolence : « Toi qui te déchires dans ta fureur.. ! ». Il passe alors aux accusations, et comme Éliphas, il range Job dans le clan des méchants, lui signalant qu'il se prend dans ses propres pièges, qu'il désigne par six métaphores différentes. En fait, c'est son discours qui enferme Job, et c'est lui-même qui tombe dans les rêts de sa propre doctrine de rétribution temporelle ; et la peur lui fait condamner l'innocent dont il n'arrive pas à supporter l'audace.

### Réponse de Job (chap.19)

Job éprouve cruellement l'abandon des hommes et de Dieu. Les propos de ses amis l'ont exaspéré. Il se débat entre désespoir et espérance. De nouveau, il répète à ses visiteurs qu'ils ne l'ont pas écouté, et il leur redit que Dieu lui en veut vraiment : « Sachez que Dieu lui-même a violé mon droit et m'a entortillé dans son filet » (v.6 ; cf. Ps 31,5). Il explique la tactique de Dieu qui lui ferme toutes les issues, comme une ville qu'on assiège. Il élève une plainte en  $\aleph$  par laquelle il démontre le vide que Dieu a fait autour de lui, éliminant frères, proches, familiers, hôtes, servantes, femme, enfants, intimes... (cf. Ps 55,14-15), tandis que sa chair tombe en pourriture et l'abandonne. Il laisse échapper une pathétique imploration qui émeut même le lecteur : « Pitié, pitié pour moi, ô vous, mes amis ! Car c'est la main de Dieu qui m'a frappé. » (v.21). À ce moment, à travers la plainte de Job surgit un cri de foi qui transperce les siècles : « Je voudrais qu'on écrive mes paroles... avec ciseau de fer et stylet...dans le roc pour toujours... ». Ces versets, interprétés de diverses manières au cours de la tradition (cf. note de la Bible de Jérusalem et TOB) jaillissent comme une espérance de résurrection de la chair alors qu'à cette époque, on n'envisageait qu'une résurrection du peuple sorti des prisons de l'exil, comme le pressentait Ez 37,1-14. Le Défenseur de Job, son *go'el*, c'est-à-dire son « vengeur du sang », prendra finalement sa défense et l'assistera au moment du jugement. Job s'en remet ainsi à son Dieu qui le persécute et l'assaille de toute part, sans qu'il puisse le rejeter. Dieu sera lui-même son témoin et son garant : il le verra vivant à ses côtés : Dieu se trouve convoqué par Job comme le Vivant, au jugement duquel il se livre entièrement. Et comme dans les psaumes, Job voue ses interlocuteurs à la vindicte divine !

### Intervention de Tsofar (chap.20)

Le troisième visiteur l'interrompt dans son élan, touché sans doute par le cri du malheureux. Il avoue avoir reçu une leçon, mais elle le pousse à poursuivre, comme les deux autres, son discours qui enferme Job dans la catégorie des méchants : l'impie subit son châtement tôt ou tard, car la loi de rétribution est implacable. Il décrit la déconfiture du pervers. Un détail intéressant : si l'impie doit payer sa conduite malhonnête, c'est « parce qu'il a détruit les cabanes des pauvres... » (v.19). C'est le tort causé au prochain qui le jugera, et « les cieux dévoilent son iniquité et la terre se dresse contre lui » (v.27).

### Réplique de Job (chap.21)

Il implore à nouveau ses amis : « Écoutez, écoutez mes paroles, accordez-moi cette consolation... » (v.1). Il n'a cessé d'implorer Dieu qui le torture, il continue de prier ses amis qui l'accusent : « Prêtez-moi attention : vous serez stupéfaits, et vous mettrez la main sur votre bouche » (v.5). Effectivement, entrer dans la démarche de Job et se laisser pénétrer par son cri, c'est y reconnaître un accent de sincérité et se mettre sur la voie de la vérité. C'est ce que Job, comme l'auteur du texte, espère de son lecteur. Le discours, après une introduction (vv.2-5), se déroule en quatre points.

- 1.) Il commence par un démenti des faits. Il décrit le succès des méchants dont ses amis énuméraient les malheurs, s'inscrivant en faux contre leurs conclusions simplistes : « Pourquoi les méchants restent-ils en vie ? » Au lieu d'une existence brève et éprouvée, ils achèvent leur vie dans le bonheur !
- 2.) Les méchants ne prient pas ; ils n'ont pas besoin de Dieu, et Celui-ci ne les punit pas. Alors il s'interroge : « Quel est le profit de la prière ? » (v.15), faisant écho à l'objection d'Éliphaz qui lui reprochait de ruiner la religion et de réduire à rien la méditation (15,4). La conclusion serait qu'on n'a pas besoin de Dieu pour jouir de la vie et être heureux.
- 3.) La doctrine de la rétribution temporelle ne tient pas, car ainsi Dieu dépendrait de l'agir des hommes, et l'on voit bien que la descendance des pervers ne paie pas les fautes des parents. Or une tradition disait que le mal des parents retombait sur les enfants (5,4 ; cf. Ex 20,5 ; Dt 5,9), mais Ézéchiël déjà affirmait la responsabilité personnelle (Ez 18,20-21) ; Jésus aussi s'inscrira en faux contre cette conception de l'hérédité (Jn 9,1-3). Il n'y a pas de corrélation directe entre la maladie et une faute morale. La liberté de Dieu doit demeurer intacte, sans qu'il soit tenu par la justice des hommes (v.22).

4.) La mort est le lot commun de l'humanité ; personne n'y échappe, juste ou impie, sans discrimination. Tous les hommes se retrouvent égaux devant la mort, quelle qu'ait été leur existence ici-bas.

Une brève conclusion reprend contact avec ses interlocuteurs : embarrassés par leurs théories, ils n'ont pas rencontré vraiment l'homme qui souffre sans savoir pourquoi... ou pour quoi ?

La question qui se pose à cet endroit est celle de la communication entre les hommes : Y a-t-il moyen de s'entendre et de se comprendre ? Jusqu'à quel point pouvons-nous juger l'autre sur sa conduite, et comment Dieu s'y prend-il pour exercer sa justice ? Les amis de Job finalement l'accusent parce qu'il ose s'opposer à Dieu, et ils n'ont pas perçu comment ce qu'ils considéraient comme un blasphème était en fait une fidélité profonde de Job à sa réalité de créature façonnée par Dieu. Mais la considération de la création apparaît moins dans le deuxième cycle que dans le premier, sauf par le biais du cri-témoin, du garant, du *go'el*.

Citons ici quelques réflexions de D. Nocquet (déjà cité) à propos du débat entre Job et ses amis.

« Ce qui frappe le lecteur dans l'argumentation des amis, ce sont leurs certitudes : ils parlent au nom et à la place de Dieu. Le savoir objectif qu'ils détiennent les place à distance de Job et de Dieu. Leur hauteur de vue s'appuie sur l'expérience, le savoir appris et répété. (...)

Ce savoir sur Dieu les autorise à apprécier et à juger la situation comme elle doit l'être : pour eux, il y a une justification théologique de la situation de Job ; à Job de s'en rendre compte, de l'accepter et de s'en repentir. Leur position intellectuelle reflète la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes en tant que porte-parole de Dieu. (...)

En opposition à ses amis, Job dénonce leur autosatisfaction, leur argumentation d'argile et leurs discours surannés. Il attendait un silence approbateur, une solidarité même contre Dieu. Il ironise sur leur manière de prendre le parti de Dieu. (...)

Job apparaît bien démuni, avec ses incompréhensions, ses incertitudes, ses impossibilités à trouver un sens à l'action de Dieu. La seule certitude qui lui reste, c'est sa propre intégrité. Le terme hébreu (intégrité, *toummāh*), apparaît dans le prologue et dans la finale du dernier échange (chap.27), ce qui indique au lecteur que là est bien une des intentions du narrateur du livre de Job : souligner que le Job défait comme le Job prospère demeure intègre... » (*Le livre de Job, op.cit., p.47-48*)

### 6. Livre de Job : Dialogue des sages – 3<sup>me</sup> cycle

Ce que Job prend pour une violence de Dieu contre lui, n'est-ce pas, au fond, la grandeur de l'homme devant Dieu, ou de Dieu dans l'homme ? Et peut-être n'est-ce plus tellement sa justification qu'il réclame, que la vérité de Dieu reconnue pour ce qu'elle est ? Notons qu'une brève allusion à la justice vis-à-vis des pauvres a été faite par Tsofar (20,19-20), sans pourtant être appuyée. La question de l'intégrité de Job continue de mener l'intrigue : Est-il coupable ? Et de quoi ? A-t-on raison de l'accuser, ou bien Dieu le persécute-t-il *pour rien* ? Le satan a disparu, mais ne revient-il pas subrepticement dans la personne des visiteurs amis ? Remarquons aussi que, dans le 2<sup>me</sup> cycle, Job s'est peu adressé à Dieu en 2<sup>me</sup> personne, comme s'il percevait moins sa présence tellement il se sent abandonné.

Dans le 3<sup>me</sup> cycle du débat, l'ordre de succession des intervenants au dialogue semble perturbé, et la réplique de Tsofar a disparu du texte, peut-être par accident, ou à dessein. Quoi qu'il en soit, l'effet du dialogue est celui d'un piétinement des visiteurs et un embourbement de la conversation. Les commentateurs ont tenté de restaurer un « texte primitif » sans grand succès. Nous pouvons aussi garder le texte transmis par la tradition et y voir le signe d'un essoufflement. Job en ressort épuisé, accusé par ses amis d'impiété et de blasphème. Il a écarté l'image d'un Dieu rétributeur pointilleux, et il est prêt à s'avancer à la rencontre du véritable Dieu, non plus arbitraire, mais généreux, gratuit, et imprévisible.

#### Intervention d'Éliphas (chap.22)

Les amis durcissent leur point de vue : Job, en se prétendant innocent, manifeste un orgueil démesuré, d'autant qu'il étend sa situation à tous les malheureux émus par le succès des impies et des grands. Éliphas rappelle la liberté suprême de Dieu que l'agir humain n'atteint pas. Si Dieu corrige Job, ce n'est pas de sa piété, mais de ses fautes que l'ami énumère aux vv.6 à 10, notamment vis-à-vis du prochain. Le péché est la cause du malheur de l'homme ; les souffrants sont responsables de leur situation. Job s'aveugle dans sa révolte, faisant à Dieu un procès d'intention et le mettant au rang des impies en suivant, avec la généalogie du déluge, « la route antique des hommes pervers » (v.18) Finalement Éliphas invite Job à la conversion, de façon pressante : qu'il accepte simplement la *Torah* de Dieu (v.22) et fasse avec lui la paix en abaissant son orgueil ! Il recueillera les fruits de sa réconciliation.

#### Réponse de Job (chap.23-24)

Job reprend le fil de ses plaintes, un instant laissées pour argumenter face à ses amis. Il se débat contre le silence de Dieu et son absence apparente. En proie à un combat intérieur, Job sait qu'il s'agit de la vérité de Dieu, et il devient de plus en plus attentif à la souffrance des autres hommes, à laquelle les amis aussi ont fait appel. Cet élément, en fait, lie les chap. 23 et 24. Job commence par chercher le vrai visage de Dieu qui s'enferme dans un silence effrayant, et qui, par là même, se rend inaccessible, car le suppliant voudrait attirer son attention sans devoir subir sa torture, alors qu'il se fait proche de lui. Pourquoi Dieu s'obstine-t-il à faire silence tout en le malmenant ? Insupportable et redoutable, Dieu se tait.

Ce qu'Éliphas énumérait de l'affliction des opprimés, Job l'explique à présent comme un supplice épouvantable, car le Dieu qui fait vivre et qui sauve devrait intervenir pour libérer l'humain souffrant. C'est le sujet des plaintes de Job en 24,1-5 : les petits et les pauvres ont beau être fidèles à la Loi divine, ils ne sont nullement récompensés. Pourquoi la lumière de Dieu ne démasque-t-elle pas les artisans d'iniquité ? Et il revient à la fin du chap.24 (vv.18-25) sur l'impunité du méchant, si on maintient ces versets dans le discours de Job, car certains commentateurs les attribuent à Tsofar. Si on les rapporte à Job, il s'agirait d'une conclusion amère sur le comportement absolument scandaleux de Dieu. Bref, la



démision de Dieu devant l'injustice criante des hommes est proprement insoutenable. Si Dieu existe et qu'il est vraiment juste, qu'il intervienne et sanctionne le mal ! Pourquoi tant de souffrance ?

### **Réplique de Bildad (chap.25)**

Ce troisième discours de Bildad, dans le texte hébreu, est réduit à une brève doxologie (vv.2 à 6) à la louange de la souveraineté divine, qui semble anticiper les discours d'Élihou (chap.36 et 37). Il s'agit d'un hymne au Dieu créateur et maître de l'histoire. À cause de sa brièveté et de son caractère impromptu, beaucoup de commentateurs y ajoutent les versets suivants (24,5-14) qui paraissent du même style, parlant de l'omniprésence de Dieu et de sa toute-puissance ; nous y retrouvons des bribes de psaumes. On peut comprendre, en effet, que ces louanges veulent contrebalancer les imprécations de Job contre le Dieu silencieux.

Dans le texte hébreu cependant, après la courte louange à Dieu du chap.25, Bildad cède la parole à Job qui prendrait ainsi à son compte les chap.26 et 27.

### **Intervention de Job (chap.26-27)**

Le texte hébreu signale ici deux interventions de Job introduites de manière similaire (26,1 et 27,1), sans que le troisième ami soit intervenu ; aussi les commentateurs attribuent-ils à Tsofar deux passages : 26,5-14 et 24,18-24, qui conviendraient moins à une intervention de Job. De plus, l'introduction du chap.27, qui engloberait aussi le chap.28, est reprise textuellement au chap.29,1, comme si elle indiquait un nouveau changement d'interlocuteur.

Si l'on attribue les deux chapitres à Job, celui-ci commence par réagir à ce qu'il a entendu : l'homme est fragile, certes, mais à quoi servent les leçons de sagesse que donne Bildad ? Il est bien capable, lui aussi, de raisonner en sage : ne reconnaît-il pas Dieu comme créateur et maître des puissances de mal (26,1-9) ? Effectivement, il montre que la maîtrise de Dieu s'exerce sur les forces maléfiques, et le v.14 conclut à l'admiration que l'homme doit aux merveilles de la création (vv.10-14).

On attendrait ici que Tsofar prenne la parole, mais par une nouvelle introduction, le texte donne à Job de reprendre de plus belle. Il proteste à nouveau hautement de son innocence ; il faut, dit-il, qu'un contact avec Dieu soit possible, s'il est le rétributeur, même s'il domine de haut tous les hommes. Si Job se dit innocent, ce n'est pas qu'il n'ait à se reprocher aucune négligence ou faiblesse dans son comportement vis-à-vis de Dieu ou des hommes, mais il persiste à reconnaître que Dieu lui en veut personnellement et gratuitement (vv.1-6). Il poursuit (vv.7-12) en prétendant qu'il n'est pas un impie, comme l'affirment ses amis, puisqu'il continue d'avoir rapport à Dieu, lequel demeure son garant, même s'il hésite à le tutoyer encore, comme il l'a fait au 1<sup>er</sup> cycle.

Bref, peu de nouveau dans ce 3<sup>me</sup> cycle, qui donne l'impression de décousu et d'épuisement. Manifestement, le dialogue s'est enlisé et demande un nouveau suspense. Soulignons toutefois l'attention aux autres souffrants qui est revenue plusieurs fois dans le discours de Job comme en celui de ses amis. En tout cas, le texte montre bien la lassitude et le découragement de Job ; sa souffrance se focalise de plus en plus sur l'intolérable silence de Dieu, alors qu'il se sent vraiment seul et abandonné. Il n'a cessé de proclamer sa justice et son intégrité, et sur ce point il ne peut donner raison à ses amis qui le déclarent coupable de révolte contre Dieu et d'obstination impie. Mais il n'a pu les convaincre du bien-fondé de son propre raisonnement et de la justesse du défi qu'il lance à Dieu. Au fond, il n'a pas fléchi, et implicitement il fait toujours confiance en Celui qui le persécute. Obstination... ou secrète espérance ? Telle est l'interrogation que nous pose le texte au terme du dialogue des sages composé en trois cycles. À la fin, chacun campe sur sa position et juge celle de ses interlocuteurs. Quel événement nouveau va pouvoir faire progresser l'intrigue ? En tout cas, la controverse n'est pas parvenue à un accord, mais elle a eu l'avantage de mettre en cause le principe de la rétribution temporelle et de poser la vraie question : qui est Dieu au-delà des images que nous en avons ? Nous pouvons comparer cette controverse aux premiers chapitres du livre de la Sagesse de Salomon (Sg 1 à 5), qui sont sans doute plus tardifs ; il s'agit en effet du même problème : Dieu n'a pas créé le mal, et pourtant il semble le permettre, et parfois le cautionner !

## 7. Job et la Sagesse. - Plaidoyer de Job

### L'éloge de la Sagesse (chap.28)

On attendait un événement qui relance l'intrigue, et avec elle le mouvement de l'action du livre. Le chap.28 apparaît d'abord comme un hors d'œuvre, et les commentateurs historico-critiques y voient un ajout inséré plus tard à cet endroit, juste après l'échec du dialogue des sages, afin de « faire passer le temps », ou bien d'inviter le lecteur à une réflexion sur ce qui vient de se jouer dans le texte. Même si ce passage a été ajouté après coup, et s'il a des parallèles dans d'autres livres bibliques de Sagesse, comme : Pr 8,22-31 ; Ba 3,9-4,6 ; Sir 24 ; Sg 6-9, il reçoit, à l'endroit de son insertion dans le livre de Job, une valeur particulière, et de plus, il fait progresser la démarche, car il la fait pénétrer à une nouvelle profondeur, résolument existentielle..

Tout d'abord, on ne sait qui prononce ce chapitre sans intitulé et sans mention de locuteur : serait-ce Job lui-même, ou bien Tsofar selon certains critiques tentés de restituer un ordre dans le 3<sup>me</sup> cycle du dialogue ? Le début abrupt de ce chapitre fait plutôt penser à une sorte de *voix off* : celle de Dieu, ou d'un sage ? ou bien la Sagesse elle-même s'exprimant discrètement en 3<sup>me</sup> personne, à l'intime de Job, et de toute manière à l'intention du lecteur...

Quoi qu'il en soit, ce poème sur « la Sagesse inaccessible à l'homme » propose au lecteur – et à Job lui-même – une vraie rencontre avec une femme : la Sagesse personnifiée. Cette proposition se déroule sous forme de questionnement : « La Sagesse, d'où provient-elle ? Où se trouve-t-elle, l'intelligence ? » (vv.12 et 20). Dans les textes mentionnés plus haut, la Sagesse apparaît comme une réalité personnelle distincte de Dieu mais émanant de lui, présente dans l'homme et dans le monde dès la création, et pourtant difficile à atteindre. Elle se laisse contempler à travers et au-delà de toutes les recherches humaines à propos de ce qui est précieux, de ce qui fait sens dans l'existence. Quel est le « lieu » de la Sagesse que l'homme poursuit et qui se donne à lui à l'intérieur même de sa quête ? On ne la rencontre pas par la technique, aussi sagace et subtile qu'elle puisse être. Elle échappe à la recherche de l'homme comme une frontière qui s'éloignerait sans cesse. Par ailleurs, elle est sans prix. Seul le Créateur la perçoit et l'évalue. Elle a donc quelque chose de commun avec lui ; elle est comme son projet, l'expression de sa providence, l'intelligence amoureuse qui se manifeste dans ses œuvres.

Dans le livre de Job, cette Sagesse vient au secours de l'homme dépouillé, qui maintient son innocence à travers tout, parce qu'il pressent que son destin se loge en elle et qu'elle est le moteur de sa recherche, comme une merveilleuse révélation sur laquelle on n'a aucune prise. La Sagesse, en effet, n'a rien à voir avec la course au progrès ou la poursuite de ce qui a du prix pour les hommes. Elle est d'un autre ordre : elle se discerne dans l'acte créateur et donc aussi dans la créature intelligente et libre. Elle est la femme qui accouche en l'humanité la vie que Dieu donne.

Job s'ouvre ici à une nouveauté, au sens où il se laisse interpeller par un autre ordre de grandeur : la révélation que Dieu fait de lui-même en se donnant à découvrir. Job retrouve en fait ce qu'il est en son être intérieur : craignant Dieu (ici : ADONĀĪ = mon Seigneur) et s'éloignant du mal (cf. Jb 1,1.8), mais comme une grâce, en pure gratuité. La Sagesse ne s'achète pas, et elle n'est pas le salaire d'une recherche industrielle. En celui qui la reçoit comme un don, elle devient source d'obéissance filiale, de piété, de liberté spirituelle. Au moment où Job touche la limite de son être, il se découvre rencontré par une présence féminine, annonciatrice de l'amour de Dieu. Ne serait-elle pas l'expression de cet amour pour l'humanité qu'il épouse ? Une secrète apparition de l'Esprit ?

Parti d'une foi simple, rude, Job est passé par le laminoir de la discussion, et il a appris, à travers le silence de Dieu et l'incompréhension de ses amis, à objectiver et à relativiser sa souffrance. La vision de la Sagesse universelle, son horizon en même temps que sa quête, se spiritualise. Une disponibilité confiante au don de Dieu entre en lui, image de la manière dont la femme accueille l'homme dans l'acte amoureux (en hébreu : *ahava*, féminin, comme l'esprit : *ruach*) en lui transmettant la vibration de son intimité corporelle. Nous assistons ici à une perception mystique, ineffable, mais déjà présente dans le temps et le lieu des hommes, comme extase. N'est-ce pas le rôle de ce chapitre 28 : une extase dans le temps, un arrêt dans l'espace : le « lieu ». Une transformation commence à s'opérer en Job, comme à son insu, qui est proprement « apocalypse » et va s'exprimer dans une appréhension progressive.

### **Plaidoyer de Job (chap.29-31)**

Suit un long plaidoyer de Job couvrant trois chapitres ; il fait pendant aux plaintes du chap.3. Un monologue en 1<sup>re</sup> personne oppose son bonheur d'autrefois (chap.29) à son actuelle détresse (chap.30), avant de présenter son apologie personnelle, qui développe un examen de conscience en même temps qu'une protestation d'innocence (chap.31). Dans l'intrigue du livre, tel est l'effet de la révélation de la Sagesse : ramener Job à sa mémoire, l'aider à accueillir le bilan de sa situation actuelle et aviver sa délicatesse de conscience.

Il part de l'expérience qu'il avait d'un homme comblé, et il sait qu'il s'agissait d'une grâce divine. La considération qu'il recevait de ses enfants comme celle des anciens de la cité en était le signe tangible : il se plait à détailler l'existence de l'homme juste, bienfaiteur des pauvres et des démunis ; il met en évidence l'assurance dont jouit un homme béni de Dieu, et le prestige dont il bénéficie parmi ses semblables.

En contraste, le chap.30 marque la détresse de son malheur actuel. Ce passage est scandé par la triple reprise de « Et maintenant » (*ve'attah* : vv.1.9.16) qui fait mesurer le décalage affreux entre le passé et le présent : personne ne s'occupe plus de lui, car il a perdu la considération de ses contemporains, il devient la fable des gens de rien, - et l'auteur du livre se permet une description dure et cruelle de cette racaille de la société - tandis que Dieu mène à son endroit une guerre sans répit, et qu'inexorablement il se tait. Devant ce silence divin implacable, on peut comprendre la déception de son espérance. Une immense lamentation monte au cœur de Job : son corps, voué à la mort, est le lieu d'une continuelle douleur.

Le chap.31, ultime protestation du malheureux, consiste en une apologie inspirée du *Livre des morts* de l'Égypte ancienne, sorte de confession négative, de serment imprécatoire où l'homme fait un bilan précis de ses actions, empreint d'une réelle délicatesse morale, soulignant ainsi son innocence fondamentale (cf. Ps 7,4-6.8-9 ; 17, 1-5.15 ; 18,21-26 ; 59,4-15 ; 109,4-5). Après une introduction (vv.1 à 6), Job développe son examen de conscience en quatre vagues. Il considère d'abord les fautes de convoitise et d'injustice (vv.7 à 15) : impuretés, tentations d'adultère, droits d'autrui ; ensuite, ce sont les péchés d'omission à l'égard du prochain (vv.16-22) : nourrir, vêtir, venir en aide, droit perverti ; après réflexion sur les châtements encourus (v.23), il examine les tentations d'orgueil et d'idolâtrie (vv.24-28 + 38-40) : argent, faux dieux, acquisition illégale du sol ; enfin viennent les injustices envers l'ennemi et l'étranger (vv.29 à 34) : désirs de vengeance, refus d'hospitalité, hypocrisie. En tout cas, s'il a fauté en quelque point, il demande qu la sanction soit proportionnelle à la faute ; cela lui apparaît comme une condition de justice qui garantit contre l'arbitraire !

Il termine par un pathétique défi lancé à Dieu (vv.35-37). Dans une vraie liberté intérieure, il reconnaît comme seul juge de sa cause Dieu lui-même qui le poursuit et le harcèle. Dans cette confession, Job place la fraternité humaine sur un plan universel (vv.13-15), ce qui ouvre considérablement les perspectives du débat. En fait, cet examen atteste une vraie sensibilité intérieure et un sens profond de la justice entre les hommes.

De la sorte, ayant pris ses responsabilités et fort de l'aveu qu'il vient de faire, il somme Dieu de lui répondre et espère le rencontrer « comme un prince ». Audace qui marque un nouveau seuil dans l'attitude de Job et la compréhension du lecteur : « Voici mon ultimatum ; à Dieu de réagir ! » (v.35). Et il signe sa plaidoirie de la dernière lettre de l'alphabet hébreu, le *tav*. Son titre d'accusation lui sert de couronne dont il se pare pour rencontrer Dieu.

Si la question se pose au lecteur. Job aurait-il finalement donné raison à ses accusateurs, et amorce-t-il la conversion qu'ils attendaient ? Retombe-t-il dans la conception de la rétribution temporelle qu'il refusait ? Ou bien n'y a-t-il pas chez lui un excès d'audace en maintenant son bon droit face à Dieu ? Son image de Dieu aurait-elle à nouveau changé, ou bien se laisse-t-il aller à la démesure ? A-t-il bien appris que la Sagesse est un don absolument gratuit ? Ou encore la sommation qu'il adresse au Dieu puissant serait-elle le signe qu'il s'abandonne au jugement de Dieu et qu'il met ainsi un terme à son autojustification ?

En fait, il se prépare à rencontrer Dieu en vérité. Mais l'auteur va nous faire attendre la réponse divine, comme si Job devait traverser encore une épreuve et réentendre les arguments d'un nouveau personnage non encore mentionné, mais qui va faire écho aux discussions précédentes entre sages. Cette attente prend sens à ce moment, car elle permet à Job – et au lecteur – de patienter humblement et de se laisser purifier le cœur de toute trace de prétention ou de jactance. L'auteur du livre sait ménager ses effets, et mettre ainsi en évidence la suprême liberté de Dieu, qui répond quand il le décide.

En utilisant une expression d'Albert Chapelle, Antoine Guggenheim écrit à propos de Job :

« Pour avoir rencontré un mal absolu qui a fait voler la Loi du monde en éclats, l'âme de Job voit paraître au-delà du monde, comme un possible absolu, le bien qui dans ce monde était absolument impossible, c'est-à-dire le bien absolu ». Le livre de Job ouvre la voie à une foi en la rédemption qu'aucun ordre du monde n'inclue ; c'est pour cela peut-être qu'il parle tant à nos contemporains, dénonçant toute théologie de l'économie divine qui ne serait que la réponse de la raison, même religieuse, à une quête du sens de la vie. La foi de Job, son attachement à Dieu dont l'appui est constamment recherché, fût-ce contre Lui-même, confirme à la fois "l'inviolabilité de la finitude" du sujet, dont la pensée moderne a fait l'un de ses trésors, et son ouverture à l'infini du vrai Dieu, dont l'économie le déborde toujours davantage et garantit ainsi l'absolu de sa propre liberté. En ce sens, le livre de Job est une clef que nous redonnent la pensée et l'art contemporains pour lire toute la Bible. »<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Antoine GUGGENHEIM « Tristesse de Dieu, tristesse de l'homme », dans *L'art moderne entre emprise et déprise de Dieu*, Paris, Parole et Silence, 2005, p.147-148.

## 8. Les discours d'Élihou

Après la dernière sommation de Job adressée à Dieu, on attend sa réponse qui devrait venir immédiatement. Mais Dieu continue de faire silence. Il faut dès lors aider le lecteur à patienter et lui donner de quoi l'occuper pour le mener doucement jusqu'au terme de sa réflexion. On pourrait croire que les chap.32 à 37 brisent le ressort dramatique de l'œuvre ; en fait, ces chapitres doivent être lus à cette place, même s'ils ont été ajoutés à l'original dans une édition ultérieure, car ils font respirer le lecteur et lui remettent en mémoire l'enjeu de la discussion entre sages. En même temps, ils disent que Dieu n'est pas un automate, mais un Créateur responsable, et qu'il répond quand il estime que c'est bon et nécessaire pour l'homme – Job ou le lecteur en l'occurrence - . Ce peut être aussi un scrupule du relecteur-éditeur qui revient sur la théologie de la rétribution temporelle parce qu'il lui semble qu'elle ne doit finalement pas être évacuée. De plus, l'auteur de ces chapitres va mettre l'accent sur la « justice » et sur le rôle pédagogique de la souffrance. Le discours d'Élihou manifesterait aussi quelques incohérences, notamment en stigmatisant l'orgueil de Job, n'est-ce pas le sien propre qu'il devrait accuser : il parle de l'incomparable supériorité de Dieu, et en même temps il fait comme s'il savait tout sur Dieu...

**Présentation.** - Ici apparaît un nouveau visiteur, inattendu car il n'a pas encore été nommé ; il se présente dans les cinq premiers versets du chap.32. Ce nouvel ami vient défendre la cause de Dieu dans un long discours que de nombreux commentateurs négligent, estimant qu'il n'appartenait pas à la version originelle. Il est vrai que ce visiteur, Élihou, fils de Barak'el le Bouzite, d'ascendance hébraïque, ne sera plus mentionné par la suite, au chap.42,7-9 dans le verdict divin. L'insertion des six chapitres à cet endroit fait état de plusieurs assertions de Job au cours de la discussion, dont ils reprennent les arguments – parfois en les contrefaisant - , tout en prétendant en offrir de nouveaux. C'est à la fois une relecture des discussions du livre et une ouverture vers une rencontre potentielle de Dieu

Les six chapitres qui composent le discours d'Élihou sont construits suivant une structure assez évidente :

- *Introduction en prose* : présentation du personnage (32,1-6a)
  - A. *Exorde* : raisons de prendre la parole (32,6b-22)
  - B. *Discours sur les médiations* : comment Dieu atteint l'homme (33,1-33)
  - C. *Discours sur la supériorité de Dieu* : sa puissance et son droit (34,1-37)
  - D. *Discours sur la transcendance divine* : la providence de Dieu (35,1-16)
  - E. *Hymne au Créateur* : comment Dieu éduque l'homme (36,1 – 37,13)
- *Exhortation* (37,14-24).

Au début, Élihou attaque les positions défendues par Job (chap.33 à 35), puis il propose la manière dont Dieu, à son avis, utilise la souffrance humaine comme mode pédagogique, avant d'entreprendre un hymne de louange au Créateur (chap.36-37), préparant le terrain à la révélation de Dieu. En fait, le nouveau visiteur reprend des thèmes déjà traités dans les discussions entre sages (chap.4 à 27) : Job a-t-il raison de défendre son innocence face à un Dieu arbitraire ? – Pourquoi Dieu reste-t-il silencieux et pourquoi s'absente-t-il ? – L'homme retire-t-il quelque bénéfice d'un comportement juste et intègre ?

### **Le bon droit de Job ?** (chap.33)

L'auteur dernier du livre indique d'abord pourquoi Élihou prend encore la parole après la discussion avec les trois amis, afin de compléter les lacunes du débat et l'insuffisance de leur argumentation. Finalement, pour tenter de clouer le bec de Job, il développe le premier point de son intervention : *la*

*prétention d'innocence* (Jb 9,20-21 ; 10,6-7 ; 13,26 ; 23,10 ; 27,6 ; 31,6), qui consiste non en une parfaite observance des commandements, mais en une fidélité réelle à son service. Élihou objecte : « Eloah est plus grand que l'homme » (33,12). Job répond que cela ne lui ôte pas le droit de discuter avec Dieu, car sa finitude n'est pas culpabilité. Il passe rapidement à un deuxième grief, car Job se plaint que *Dieu ne répond pas à ses plaintes et ses objurgations* (Jb 9,2-4 ; 13,17-22 ; 19,7 ; 23,3-9 ; 30,20 ; 31,35). Il réplique que Dieu ne se manifeste pas de façon sensible, mais qu'il utilise *des médiations* qui sont de deux ordres : le songe (33,14-18) et l'ange (33,19-28). En effet, l'homme ne prête pas assez attention au langage de Dieu par visions et songes, alors que, par ce moyen, il invite l'homme à une vraie conversion, en mettant le doigt sur son péché, et notamment sur son orgueil. En outre, Dieu envoie son ange qui parle à travers la souffrance elle-même : les douleurs, les perturbations corporelles, les angoisses intérieures sont en fait des messagers divins qui font percevoir au patient le sens de son mal ; Élihou décrit alors le rôle de « l'ange gardien » comme dans le livre de Tobie, pour porter la prière (Tb 12,12-15) ou préserver des dangers (Ps 91,11-13). Il maintient en tout cas le *lien de causalité entre le péché et la souffrance*, considérant cette dernière comme une véritable pédagogie de foi. Dès lors, il presse Job, qu'il interpelle directement, de l'écouter afin de prendre des leçons de sagesse.

#### **La puissance et le droit de Dieu (chap.34)**

Job avait affirmé *son bon droit* devant l'arbitraire divin (Jb 9,15 ; 13,18 ; 27,2-6) et prétendu qu' « *il ne sert à rien de se lier d'amitié avec Dieu* » (Jb 9,22-24 ; 12,14 ; 21,7-16) ; du moins, c'est ce qu'a compris Élihou, mais Job s'en est pris au principe de la rétribution temporelle et a souligné l'arbitraire divin en ce domaine, puisque beaucoup d'impies vivent dans le bonheur et que le malheur n'épargne pas les justes. C'est cette question qui est développée au chap.34, réaffirmant avec force *la justice de Dieu* au-dessus de tout soupçon. Puisque Dieu gouverne le monde, l'homme a tout intérêt à s'attirer ses bonnes grâces, et à échapper ainsi à la souffrance et à la mort. Il nie aussi *l'argument statistique* de Job disant que justes et méchants ressortissent de la même justice divine, car Dieu ne peut avoir tort. Le véritable péché de Job se trouve dès lors caractérisé : c'est *la rébellion*.

#### **La transcendance et la providence divines (chap.35)**

Au chap.35, Élihou revient sur la justice divine que Job incrimine erronément, car Dieu demeure inaccessible et le péché ne l'atteint pas. Mais faut-il pour cela *conclure à son indifférence* ? En fait, Élihou ne pousse pas assez loin sa réflexion, car il se limite à déclarer que les conséquences du péché n'atteignent qu'autrui, alors que le lecteur sait que Dieu prête attention à « son serviteur Job, craignant Dieu et s'écartant du mal ». Job disait, toujours d'après son interlocuteur, que Dieu n'entend pas l'homme éprouvé, et il répond que ce dernier s'enferme dans sa propre souffrance, sans percevoir le lieu où siège le souverain Juge, lequel invite Job à lui adresser sa prière et à se convertir. Il reproche encore à Job son *incohérence* en refusant de faire amende honorable et de s'en remettre à Dieu. Comme si Job ne comprenait rien à la transcendance absolue de Dieu et à sa providence !

#### **Dieu éducateur et créateur (chap.36-37)**

Ce discours final prend une allure hymnique afin de permettre à son auditeur de méditer, en quelque sorte, sur *la grandeur de Dieu*. Élihou espère trouver ainsi un moyen de convaincre Job. En réalité, l'auteur de ces deux chapitres ajoutés a bien compris qu'il devait élever la discussion et la réflexion pour que *la grandeur de Dieu* soit vraiment reconnue comme telle et que c'est bien d'elle qu'il s'agit. Par ce moyen, il tente d'acheminer son lecteur à la révélation de Dieu qui sera développée dans les derniers chapitres, et il la fait en quelque sorte désirer implicitement. Au v.36,15, nous trouvons une formulation dense et profonde : « Il [=Dieu] sauve le malheureux par son malheur et lui ouvre l'oreille par la détresse » C'est le thème de la « *souffrance éducatrice* » abordé en 5,17-18 par Éliphas, qui revient ici. En effet, si la souffrance n'est pas le passage obligé conduisant à la reconnaissance de Dieu, elle représente en fait le lieu où Dieu nous rejoint, car l'homme est alors amené à se poser les questions essentielles sur l'existence de Dieu et sur son appel à la conversion du cœur. Dieu étant responsable de sa création, il convient de réfléchir à son œuvre créatrice. C'est ce que tente l'hymne à l'action de Dieu dans la vie des hommes et dans la création (36,24 – 37,22) ; il est destiné à la

contemplation, et il se termine en exhortation adressée à Job pour l'aider à réfléchir aux merveilles de Dieu.

**La conclusion** (37,23-24) n'est pas claire, mais elle prépare le lecteur à la théophanie qui va suivre. Les discours d'Élihou contribuent finalement à accorder le lecteur à une représentation juste de Dieu, de Dieu créateur agissant dans la création et dans la conduite des hommes : la *Sagesse* et la *Toutepuissance* de Dieu sont inattaquables et son *Intelligence* dépasse infiniment la science humaine ; sa *Providence* éduque l'homme. A-t-il convaincu Job et réalisé son but ? Au lecteur de l'éprouver et de le dire. Quoi qu'il en soit, le propos du rédacteur final du livre est bien de nous placer devant la présence ineffable de Dieu, mais il nous ramène sans cesse à l'intériorité, et en cela c'est vraiment l'œuvre d'un sage : Dieu est à la fois *transcendant* par son action créatrice, et *immanent* par son attention providente, comme on pouvait le discerner dans « l'éloge de la Sagesse » au chap.28. Présente dès la création du monde, la Sagesse divine se donne à découvrir par l'homme à l'intérieur même de sa quête de sens. C'est déjà ce qu'avait pressenti Job lorsqu'il faisait allusion à la manière dont Dieu l'avait façonné dans le sein de sa mère, et quand il prétendait que son cri de souffrance parvenait jusqu'à Dieu, devenant son témoin au creux de l'intimité divine. Maintenant, il y a à découvrir cette intimité au fond de notre être, mais cette découverte n'est pas le résultat de nos efforts. Elle est grâce. C'est à cela que nous invitent les derniers chapitres du livre de Job.

Certes, nous aimerions entendre Dieu « tout de suite » sortant de son silence. Nous désirerions qu'il intervienne « parce que nous avons crié », mais il parle « à son heure » et selon le langage qui nous convient. Certaines paraboles évangéliques paraissent nous inviter à appeler avec insistance (cf. Lc 18,1-8 ; 28,29-31). Nous croyons parfois que son silence est indifférence par rapport à nos détresses, mais son intervention habite déjà nos demandes et nos appels et fait jaillir notre cri et nos larmes, qu'il fait siennes, comme à Gethsémani ou au Calvaire. Ce passage de Dieu à travers les souffrances de la femme et de l'homme, c'est le signe de Pâque, le passage par l'immolation de l'Agneau pascal, le passage du Dieu vivant à travers notre chair vulnérable et fragile. La Parole de Dieu est déjà présente dans la certitude secrète du désir d'être entendu. Mais la plupart du temps, nous ne le percevons pas. Pourtant n'est-ce pas ce que devine Élihou quand il parle de pédagogie de la souffrance : « Il sauve le malheureux par sa détresse, il l'avertit dans sa misère » ou littéralement « Il libère le pauvre par sa pauvreté, et il dévoile par la détresse leur oreille » (Jb 36,15).

Faire silence, à ce moment de notre lecture, est important, afin de pouvoir peser l'enjeu et la gravité du débat. Que répondrions-nous à Job ? Quelle est notre situation de cœur lorsque nous souffrons ou quand souffrent nos proches ? Résignation, acceptation ou révolte invétérée ? Pourquoi Dieu nous respecte-t-il précisément par son silence ? Et comment nous parle-t-il quand il sort de son mutisme pour nous faire « entendre raison » ?

## 9. Les confidences du Seigneur – 1) La création

### Job, figure d'Israël éprouvé

« Et YHWH parla à Job du sein de la tempête ». Cette tempête est le cadre habituel de la théophanie, mais elle est aussi le signe de la tempête qui agite l'homme qui se découvre en présence de Dieu. Israël en a fait l'expérience à la fois angoissante et apaisée. Margarete Susman le dit de belle façon :

« Dans ce mystère aussi, le destin du peuple juif est lié au destin de Job. Dieu a concédé à Satan tout pouvoir sur son serviteur, il n'a posé à ses épreuves physiques et morales aucune limite, à l'exception de celle de l'annihilation. La vie de Job, elle aussi, n'est plus caractérisée de façon perceptible que par la malédiction. Dans la malédiction, le contour de sa réalité se dessine, il est retiré de la communauté des hommes, qui ne le comprend pas et donc le rejette, il est jeté sur un tas de cendres à l'écart, dans l'épouvante de la mort, il fait pour la première fois l'expérience en lui-même de la ténèbre du mystère qui, caché par sa propre lumière, brillait sur les premiers temps de sa vie.

Pourquoi doivent-ils rester tous les deux en vie, si proche de la frontière de la mort, touchés par la mort ? Est-ce la même fatalité, la même force, la même origine qui sont ici à l'œuvre ? Le commencement de la vie d'Israël ressemble à celle de la vie de Job. Au début Dieu et Israël sont Une unique forme de la vie ; ils sont indissolublement liés l'un à l'autre, même après l'expulsion de la première patrie. Avant la chute, en effet, Israël n'avait pas d'autre vie en dehors de la vie divine, et après la chute, qui marque le début de son histoire, il n'a de même pas d'histoire en dehors de l'histoire de Dieu. Du souffle par lequel Dieu, en l'insufflant à sa créature, s'unit à elle, surgit la tempête originelle du cours des événements entre Dieu et l'homme, qui est l'histoire d'Israël, au cours de laquelle Dieu attire l'homme à lui et le rejette et, faisant fi de chaque rejet, l'attire de nouveau à lui avec des exigences et des promesses sans mesure. C'est la tempête qui de son souffle brûlant traverse en bourrasque la vie des patriarches, c'est la tempête du désert qui provoque en un instant l'effondrement des demeures de Job ; c'est la tempête au travers de laquelle Moïse fraye au peuple, à travers mer et désert, une voie qui n'est pas une voie, par laquelle la voie des voies s'abaisse jusqu'à lui dans la fumée et les flammes . Fumée, flamme et mystère consumant entourent toujours cet événement ; du buisson ardent parle toujours la voix de l'Éternel, dont le Nom qu'on ne peut nommer est le secret du pur "Je suis" qui consume dans sa flamme tout ce qui est du monde. Comment la trace de cette brûlure, enfouie depuis ce mystère originel consumant dans l'histoire du peuple juif pourrait-elle jamais s'éteindre ? Comment pourrait-elle s'éteindre complètement là où le Nom qu'on ne peut nommer n'est plus présent comme Parole, où il n'agit plus encore que dans la structure du cours des événements ? Derrière des masques et des recoins secrets toujours nouveaux, la trace de son origine continue de vivre, non pas dans le sang, ni dans la substance naturelle du peuple, mais dans ce qui lui arrive, c'est-à-dire dans son histoire sombre et



mystérieuse, traversée et dominée par des horreurs qui portent les messages de l'Éternel. À travers cette histoire, et jusque dans son destin actuel, cette trace est inscrite dans l'être du peuple, comme en un vase brisé venant des temps immémoriaux, l'inscription de son artisan, qu'un feu a effacée et que nul mortel ne peut plus déchiffrer. Certes, mais à partir d'une lettre isolée, d'un éclat brisé de ce vase, on peut encore reconnaître par moments la même écriture, de même que par moments brille un éclat mystérieux la beauté chez les personnages de messagers, obscurs et rejetés, de Kafka.<sup>8</sup>

Enfin, Dieu (YHWH !) sort du silence et prend directement la parole pour s'adresser à Job « du sein de la tempête » (Jb 38,1 ; 40,6), expression significative de l'état d'âme de son interlocuteur, et qui peut venir de représentations anciennes que nous retrouvons p.ex. dans le Ps 29 et dans les théophanies, dont celle du Sinaï en Ex 19 ; cf. Is 29,6 ; 40,24 ; Jr 23,19 ; 30,23 ; Ez 1,4 ; Za 9,14... Les interpellations de Dieu comportent deux discours : 38,1 – 40,2 et 40,6 – 41,26. À première lecture, elles étonnent, car elles ne semblent pas répondre aux plaintes et objurgations de Job. On s'attendrait à une réponse apaisante, des paroles de consolation. Et ce sont de nouvelles questions que Dieu pose à Job ; mais il s'agit cette fois d'un dialogue, car Job répond à Dieu. La genèse du texte n'est pas claire, les deux discours se succèdent, et en partie se répètent. Job, lui aussi, se situe par deux fois (40,3-5 et 42,1-6) devant Dieu, mais quel est le sens de sa réponse ? Le tableau de Jean Lévêque dans le *Cahier Évangile* n°53 (sept. 1985) présente une structure assez suggestive (voir page suivante).

La question se pose au lecteur : « Qu'est-ce que Job a entendu et compris du discours divin ? ... et qu'est-ce qu'a compris le lecteur lui-même ? » Dieu révèle **son projet** à Job, un projet de Sagesse qui concerne la création, comme le dernier discours d'Élihou le laissait pressentir. Les deux discours divins ne sont cependant pas exactement parallèles et les textes eux-mêmes paraissent un peu hésitants. Quoi qu'il en soit, Job (et le lecteur) sont invités à découvrir un nouveau visage de Dieu, par l'expérience de la révélation qui leur est faite. Dieu va jouer le rôle du père de famille ou du maître de sagesse qui procède par questions successives, sans pourtant toucher le fait que Job souffre et qu'il se dit innocent. Les exemples cosmiques, puis pris dans la gent animale vont servir de métaphores pour exprimer la réalité humaine concrètement vécue. Le lecteur, à la suite de Job, doit d'abord écouter longuement avant de pouvoir appliquer ce qu'il a vu et entendu à son expérience d'homme jeté dans l'épreuve.

### **Les merveilles de la création (38,1 – 40,5)**

Le Dieu vivant s'adresse ici personnellement à Job, appelé « brave » ou « vaillant » Celui-ci se trouve invité à percevoir ses limites face à la surabondance divine. Deux poèmes se déroulent, présentant les réalités cosmiques et le monde animal, par lesquels Dieu fait à Job l'honneur de son œuvre créatrice : reprise condensée du chap.1 de la Genèse, mais sans parler de l'homme ; pourquoi ? Le face à face avec Dieu ressemble à un combat ; on songe à la rencontre de Jacob et de l'ange au gué du Yabbok (Gn 32). On assiste ici au face à face que Job demandait pour pouvoir s'exprimer librement. Il ne semblait pas conscient que c'était déjà cela qu'il vivait quand il interpellait Dieu en deuxième personne, trompé sans doute par le silence divin.

---

<sup>8</sup> *Le livre de Job et le destin du peuple juif*, op., cit., p.50-51.

**La création** est décrite à partir de la terre, séparée des eaux : cette séparation renvoie à la limite de la créature, et la description de la mer ressemble à la mise au monde d'un nouveau-né fragile. Puis c'est la lumière qui apparaît comme une manifestation de vie, dans la symbolique de la clarté supplantant progressivement les ténèbres. Alors surgit l'explosion de la tempête, annonçant la révélation divine et en même temps le jugement des hommes, et enfin Dieu est présenté comme le Seigneur des constellations, image de ce que sont les hommes comme porte-lumière. La création tout entière obéit à des lois édictées par la souveraineté du Dieu vivant et maître de la vie.

Le second poème nous mène dans un **jardin zoologique** à la suite de Job ; cette visite guidée nous fait admirer la prodigalité du Seigneur dans la riche diversité du monde animal, image de l'univers humain (l'homme est créé au sixième jour, après les animaux). Il s'agit des bêtes des montagnes, puis de celles de la plaine ; ensuite l'autruche et le cheval sont épinglés dans une comparaison contrastée. Enfin, notre regard porte vers les hauteurs pour contempler le vol de l'épervier et de l'aigle.

Une réflexion sur l'instinct des animaux nous fait découvrir la diversité des êtres vivants, limités chacun dans son espèce, mais capables de transmettre la vie et dotés d'une certaine liberté intérieure en même temps que leur comportement se découvre conditionné par leur habitat, leur configuration, leur mode de vie.

Cette première confrontation est ponctuée par une interpellation divine : « L'adversaire de Shaddaï cèdera-t-il ? Le critiqueur d'Eloah répondra-t-il ? » (40,2) Face à la merveilleuse diversité de la création et à sa cohérence profonde l'homme interpellé se trouve muet d'admiration. Cette admiration même suppose qu'il perçoit intimement à la fois la grandeur du projet créateur, la qualité de son harmonie, et l'humilité de sa propre condition au sein de cette immensité. Cette perception lui signifie en même temps sa valeur éminente reçue comme une grâce, limitée, certes, mais qui le rend participant à l'œuvre gigantesque du Tout-puissant. Intuition soudaine de la transcendance et de l'immanence de Dieu.

« En contestant à leur manière la souveraineté de l'homme, les bêtes servent la cause de YHWH. Il semble même à certains moments que YHWH les approuve de se vouloir libres. Job, dans ses plaintes, avait reproché à Dieu d'utiliser l'univers aux fins de sa vengeance. YHWH répond en mettant le monde et les animaux qui l'habitent au service de sa pédagogie de salut »<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> J. LEVEQUE, *Job, le livre et le message*, Cahiers Evangile n°53, Paris, Cerf, 1985, p.54.

## 10. Les confidences du Seigneur – 2) La victoire sur le mal

### La victoire sur le mal (40,6 – 42,6)

Le second discours de YHWH est d'une autre facture, mais il débute aussi par une question de Dieu à Job, lequel a souvent revendiqué son droit de s'attaquer à Lui. À son tour, Dieu légitime sa manière d'agir : « Vraiment ruineras-tu mon droit ? Me condamneras-tu pour avoir raison ? » (40,8). Ainsi, il met Job au défi d'accomplir à sa place la tâche de maître de l'histoire et de rétributeur des actions humaines. Il a déjà promené Job dans son jardin zoologique ; à présent, il va présenter une exposition, celle de deux énormes bêtes vivant à la fois dans l'onde et sur terre : *Behémot* et *Léviathan*, l'hippopotame et le crocodile, deux animaux du Nil extrêmement difficiles à capturer. Ils symbolisent les maux qui ont atteint Job : *Behémot* (= grosse bête ou Bestial) représente le « mal physique », la brute qui frappe aveuglément et détruit en pure perte ; *Léviathan* (= serpent, monstre des origines ou Tortueux) désigne le mal sournois, celui que les hommes font subir à leurs semblables, qu'on appelle souvent le « mal moral ». Ils font tous deux partie de la création du sixième jour : *Behémot* est même appelé « chef d'œuvre de El » (40,19), eu égard à sa masse et sa capacité de foncer ; par sa puissance physique, il conteste la suprématie de l'homme sur la création et impose le respect. Il est généralement inoffensif, sauf si l'homme le chasse. Quant au crocodile, le monstre du chaos, il se montre par ailleurs particulièrement offensif. On peut l'interpréter comme le pouvoir des médias, de la propagande, source de conflits d'opinions ou de convictions

L'auteur fait précéder le discours de Dieu par une nouvelle interpellation de Job, qui sonne comme un défi. De nouveau, Dieu s'adresse à un « vaillant », c'est-à-dire un homme en toute sa vigueur, car Dieu parle dans la force de l'homme et non dans sa faiblesse. Dieu l'interroge sur ses capacités : son bras et sa voix sont-ils de taille à rivaliser avec Dieu ? Et d'encourager Job à l'humilité : peut-il vraiment abaisser les hautains de façon performante et empêcher définitivement les malfaisants ? Va-t-il finalement condamner Dieu et le taxer de renverser la justice en se justifiant lui-même ? Telle est la faute qui rend le juste vulnérable : tenter de jouer le rôle de Dieu. La question n'est pas seulement d'ordre personnel, car elle concerne l'histoire humaine, tandis que Dieu, lui, peut casser les impies, ce dont Job est incapable ; si c'était le cas, reprend Dieu ironiquement, il s'inclinerait devant lui !

### Behémot (40,15-24)

Première description des forces du mal, symbolisées d'abord par l'hippopotame, qui fait partie du bestiaire égyptien, chef d'œuvre du Créateur (v.19), car rien n'échappe à l'imagination divine, créatrice et libre : la puissance maléfique impressionne l'homme ; les cataclysmes naturels le dominent absolument et le déstabilisent, sans qu'il puisse les dompter ou les juguler, car ils représentent le « glaive » confié par Dieu à l'hippopotame. L'auteur désigne par là toute les forces de destruction naturelle. On voit bien la dimension mythique de la représentation : l'homme ne peut maîtriser les catastrophes de la nature ou les événements de l'histoire. Et la mention ironique du « Jourdain » sert de comparaison (en tant que fleuve réputé infranchissable), alors qu'il s'agit d'un animal du Nil !

### **Léviathan (40,25 – 41,26)**

La description s'allonge ici, car le mal qui advient par la violence humaine est plus pernicieux et chargé d'une réelle perversité. Le caractère mythique, ici encore, est souligné de façon humoristique par l'attitude de Dieu à son égard (le Seigneur l'a créé « pour son plaisir » ; cf. Ps 104,26, comme une peluche hideuse pour un enfant). Impuissance radicale de l'homme face à ce mal incontrôlable nommé finement *Léviathan*, comme le monstre du chaos initial qu'il ne faut pas réveiller (cf. Is 27,1). Nous pourrions l'appeler un résidu de ce mal originel qui revient sans cesse avec des forces neuves ; on le traduit en grec par le terme « dragon », car ce n'est pas un vulgaire crocodile des bords du Nil<sup>10</sup> ! L'auteur utilise les ressources de la littérature sapientielle par une abondance exagérée de détails. Nous avons là un écho du Ps 74,12-14, qui décrit « le roi des bêtes d'orgueil » : une sorte d'agressivité pulsionnelle meurtrière qui gîte au fond de l'humain.

Job s'était interrogé sur l'origine du mal (9,24) : comment la toute-puissance pouvait-elle laisser le mal opérer ses ravages. Et Dieu ironiquement (40,8-14), interroge le malheureux sur son incapacité à éliminer le mal et les malfaisants. On se pose ainsi la question de l'impuissance de Dieu à éradiquer la souffrance et le mal. Pourquoi ne pas les faire disparaître totalement ? Si Dieu limite lui-même son pouvoir sur le mal, n'est-ce pas qu'il respecte l'homme jusqu'à lui demander sa collaboration dans sa lutte pour la justice et contre toute espèce de mal, sûr que celui-ci n'aura jamais le dernier mot.

Avec ce poème s'achève le second discours de Dieu ; l'angoisse de Job est à présent détournée par l'in vraisemblance des images, et son cœur apaisé grâce à la parole qui lui est personnellement adressée. L'interpellation divine a fait du chemin en lui, et il a perçu la réalité divine au-delà des images que Dieu lui-même vient d'employer pour lui toucher le cœur

### **Réponse de Job (42,1-6)**

Reprenant le discours divin, il confesse les limites de son savoir en reconnaissant l'illimité divin : « Je sais que tu peux tout » (v.1) ; et reprenant une fois encore l'interrogation de Dieu, il donne une réponse décisive : « Je ne te connaissais que par oui-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu » (v.5). Qu'ont-ils vu, les yeux de Job ? Son désir manifesté en 19,26-27 est exaucé, semble-t-il. Mais l'auteur du livre ne spécifie pas ce que Job a vu, et il ne peut le dire, car cette vision personnelle est impossible à traduire ; elle est de l'ordre de l'intime et ne peut que s'éprouver.

Que disent les derniers mots de la réponse : « Je m'abîme et me repens sur la poussière et la cendre » (v.6) ? On peut aussi traduire : « Je prends distance par rapport à la poussière et la cendre », ce qui signifierait que Job cesse de prendre le deuil et qu'il se remet en grâce avec Dieu, ou bien qu'il accepte que les paroles de Dieu l'aient apaisé. Sa vision intérieure de Dieu lui a révélé son pardon et l'a purifié de ses angoisses. Il est passé de l'audition à la vision. Il a pris conscience d'un visage nouveau de Dieu, expression de sa tendresse qui pardonne, mais cela, nous devons le lire entre les lignes, car l'expression de Job nous le laisse seulement deviner. L'image du Dieu arbitraire qui domine les hommes a disparu devant les réponses divines marquées d'humour. Mais une chose est certaine : c'est l'initiative de Dieu qui permet à Job de se convertir. Il peut désormais contempler le vrai visage de Dieu à travers tous ceux et celles qui, par le monde et dans l'histoire humaine, sont atteints par le cataclysme comme par la violence d'autrui. Il s'est en même temps rendu compte que Dieu

<sup>10</sup> Voir Othmar KEEL, *Dieu répond à Job, Job 38-41*, Lectio divina commentaires2, Paris, Cerf, 1993.

seul peut opérer la conversion dans l'homme, alors que ses amis n'ont pu l'obtenir par leurs objurgations et leurs arguments, et que la seule pensée de sa culpabilité le rendait agressif. On a pu comparer la vision de Job à celle du prophète Isaïe au temple de Jérusalem (Is 6,5).

### **Job est-il « converti » ?**

Que signifiait cette « prétention » de Job à se déclarer innocent ? Certes, il n'y avait pas de faute morale à réclamer la reconnaissance de son innocence, mais ne désirait-il pas garder son « bon droit » devant Dieu. Or il lui fallait abandonner tout entre les mains de Dieu, quitte à apparaître comme l'enjeu d'un pari avec le satan, comme le laissait entendre le prologue en prose. Mais ce n'était pas là un geste arbitraire de Dieu, qui vivait au cœur de Job et supportait avec lui le choc de l'épreuve. Voilà le message de ce texte : Dieu s'engage avec l'homme pour dominer en lui les forces du mal, non pas en lui servant une parole qui commande de l'extérieur, mais en pénétrant le cœur de l'homme de son amour inconditionnel. N'est-ce pas cela, faire l'expérience de Dieu : découvrir par grâce qu'il vit tout avec nous, au plus intime de notre être, parce qu'il nous a formés dans le sein maternel ? Notre vie est voulue par lui pour elle-même. Pour rencontrer Dieu, il nous faut tout abandonner, et ce vide que nous avons créé en nous laisse place pour sa présence unique. L'*ubris* se change en audace de la foi, dont Dieu est l'artisan avec nous, grâce à la révélation qu'il réserve à ses serviteurs qui lui font confiance.

« L'engagement de Dieu dans sa création rejoint la révolte de Job contre l'injustice de la souffrance. Dieu se montre solidaire de l'homme qui souffre. Jour après jour, Dieu veille sur sa création et rappelle que le mal et le chaos ne sont pas une fatalité. La révolte de Job contre l'injustice de la souffrance est une figure (métonymique) du combat de la peine de Dieu. Par sa réponse, Dieu appelle à prendre part à cette lutte jamais achevée contre les forces chaotiques. L'homme doit également assumer ses responsabilités face au mal. Le livre de Job ouvre à une dimension éthique exigeante et différente de l'éthique de la sagesse traditionnelle des amis. Les comportements pour lutter contre la souffrance et le mal ne doivent plus relever de la condamnation et du jugement. Assumer la part souffrante de l'existence ne signifie plus s'y résigner et l'accepter comme la fatalité d'un châtement voulu par Dieu. La confrontation et la résistance au malheur participent à la lutte de Dieu et à sa solidarité envers l'humanité. Ainsi, le constat de la souffrance n'incite plus à rechercher la faute et la culpabilité pour en accuser l'autre, mais au contraire à se solidariser avec lui.

Le Dieu de Job dit son combat et sa souffrance. Les termes de toute-puissance et de justice sont redéfinis : Dieu était assez puissant pour assurer l'existence de la création, mais il ne peut pas empêcher la persistance du chaos. Dieu combat le chaos et le mal, toujours et sans répit, ce qui ne remet nullement en cause sa justice, même lorsque son plus fidèle adorateur est tout à coup englouti par le malheur. Dieu est compatissant (= souffrir avec ensemble) avec les souffrances humaines... »<sup>11</sup>

Le lecteur sait maintenant comment Dieu nous aime « pour rien », dans la gratuité absolue de son amour, et que nous pouvons pareillement nous laisser aimer « pour rien », quelles que soient les épreuves de notre existence. Mais cela, c'est encore un savoir par ouï-dire, qui nous fait désirer une rencontre réelle, dont le moment et les modalités ne sont pas en notre pouvoir. Et Dieu n'intervient pas *parce que* nous l'avons désiré, mais il est présent *dans notre propre désir*. Jésus donnera une consistance historique et charnelle à l'expérience du livre de Job, car dans ce livre, la personne du souffrant est encore une figure, inspirée sans doute des « chants du Serviteur » en Isaïe (ch.42 ; 49-50 ; 52-53) ou des Psaumes, notamment le Ps 22. La passion et la mort de Jésus sont des réalités historiques qui donnent chair aux figures en ce que nous nommons « accomplissement ».

<sup>11</sup> Dany NOCQUET, *Le livre de Job. Op. cit.*, Lyon, Olivétan, 2012, p.91-92.



## 11. Épilogue : Job est-il guéri ?

### Après la réponse de Job

Job s'est tu dès que YHWH s'est révélé du sein de la tempête. Il commence à se laisser habiter par la Sagesse dont le chap.28 nous avait fait percevoir que Dieu en est la source. Telle est, en fait, la « conversion » de Job. Certes, il n'avait pas à confesser des fautes morales, comme ses amis l'en priaient ; c'était son innocence qu'il revendiquait. Il n'a jamais renié son Dieu comme sa femme le lui suggérait (2,9) et il « n'a point péché par ses lèvres » (2,10). Pourtant il a mis en doute l'exercice de la justice de YHWH, ou du moins son incompréhension de la divinité lui a montré qu'il dépassait les limites de sa situation de créature finie. Se trouvant soudain face à Dieu qui se révèle réellement en sa propre existence, il en découvre effectivement la transcendance absolue : nous ne pouvons percer les secrets de Dieu, et en particulier celui de la souffrance humaine. Dans le silence qu'il garde à présent, Job devient capable d'un dialogue vrai et ouvert avec YHWH, dont il a perçu qu'il est radicalement hors de ses prises et tout ensemble présent en son cœur.

Mais Dieu a-t-il répondu à l'interrogation de Job ? Il ne s'est pas prononcé ouvertement sur la question de la rétribution temporelle, mais il a suggéré à son interlocuteur qu'il n'a pas à s'en préoccuper, puisqu'il sait où il mène l'homme et le monde qu'il a créé, si varié et si paradoxal, plein de fantaisie à la limite de l'incohérence. Il n'a pas répondu à propos de l'origine du mal : le satan était déjà là, et il n'a attaqué l'infortuné qu'avec la permission de YHWH. Nous avons compris seulement que le mal dépend de la liberté que Dieu a donnée en partage à l'humain. La solution à ces « lacunes » de la réponse de Dieu serait de faire confiance à sa Sagesse. Comprendre Dieu en totalité n'est pas possible (cf. Ps 139, 6.17-18), mais cela n'empêche pas l'homme de lui donner sa confiance, sans toutefois abdiquer son intelligence et en gardant sa faculté de dialoguer, voire de controverser.

Ainsi se prononce à ce sujet Jean Lévéque :

« Savoir et dire, qui sont les maîtres mots de la réponse de Job, sous-tendent également toute la dynamique du poème. Dieu savait, et il a gardé le silence ; les amis ont parlé parce qu'ils croyaient savoir ; Job a parlé parce qu'il voulait savoir. Et même si ses paroles demeuraient fatalement ignorantes (*beli da'at*), elles traduisaient un désir véhément de justifier Dieu et son œuvre, ce qui est par excellence l'entreprise sapientielle. Rien n'a pu le séparer du *hèsèd* de Dieu, de son amour, pas même son silence, pas même l'apparente incohérence de son action. C'est cette authenticité de la foi de Job que YHWH proclame dans son verdict final ; au moment même où Job se culpabilise pour avoir cherché à justifier Dieu, YHWH lui-même ; par un ultime paradoxe, justifie Job et son audace (42,7) : lui seul a trouvé, pour parler de Dieu, des mots valables, un langage fondé. Seul Job, le serviteur, a dit la *nekônâ* (= exactitude) ». (*Job ou le drame de la foi*, Lectio divina, Paris, Cerf, 2007, p.155).

### Épilogue : Job a-t-il été guéri ? (42,7-17)

Nous arrivons à l'épilogue en prose, correspondant symétriquement au prologue. Les exégètes

ne semblent pas toujours le prendre au sérieux. Pourtant il a sa raison d'être, compte tenu de quelques versets plus obscurs. Il reprend le vieux conte, dont il rappelle le schéma et le vocabulaire. Deux parties composent le récit : 1) le blâme adressé par Dieu aux trois amis et l'intercession de Job (42,7-9) ; 2) la restauration de Job dans son corps, ses enfants et ses troupeaux. Le satan a disparu. On a compris qu'il a perdu son pari, ayant échoué dans sa tentative de déstabiliser le « serviteur de Dieu ». Elihou ne revient pas davantage, lui qui défendait la théologie de la création et de l'Alliance. Doit-on en conclure qu'il avait tort... ou peut-être raison, mais il n'a pas fait le poids. L'intention de l'auteur du livre était sans doute d'introduire un Israélite pour acheminer Job à la révélation divine. Quant à la restauration de Job et sa fécondité nouvelle qui engage aussi sa femme, elles manifestent la guérison intérieure de Job, qui vit une création nouvelle, une vie retrouvée au-delà de la précédente.

### **Blâme des amis et intercession de Job (42,7-8)**

YHWH apparaît à Job en vérité, et non pas par des visions ou des songes comme le supposaient Éliphas (4,12-17) puis Elihou (33,14-18) ; il prononce un jugement sur la controverse avec les trois amis. Il interpelle nommément Éliphas : « ma colère s'est enflammée contre toi et tes deux amis » (42,7) qui n'ont pas parlé de Dieu avec une exactitude fondée, sûre, valable, à l'inverse de Job, qui se trouve dès lors approuvé dans sa contestation. Il est même chargé d'offrir un holocauste afin d'intercéder pour ses amis, de sorte qu'ils n'encourent aucun châtement en contrepartie, signe de la miséricorde divine dans leur méconnaissance de Dieu lui-même. C'est qu'ils n'ont pas défendu Dieu mais leurs propres théories et une certaine tradition de sagesse gauchie. Leur faute est d'avoir joué à Dieu en accusant Job et en argumentant de façon souveraine, sans reconnaître la juste miséricorde de Dieu.

Appelé par YHWH « mon serviteur Job » (42,7-8), celui-ci est réhabilité. Non seulement en sa dernière parole d'humble soumission, mais en son attitude générale lorsqu'il s'opposait à la théologie des sages. En effet, de même que Job a fait confiance à Dieu, celui-ci se montre de connivence avec lui, puisqu'il ne l'a pas renié. Job est même invité à prier et à intercéder pour ses visiteurs (42,8-10), comme Samuel à Mitspah (1 S 7,5.8-10 ; cf. Ps 99,6) ou Jérémie (Jr 27,3 ; 42,2.4.20). Ainsi Job « serviteur de Dieu » prend place dans le sillage des patriarches, à côté de Moïse, Josué, David ou les prophètes. Le conte ancien auquel fait allusion Ézéchiël (Ez 14,13-14.16.18.20) souligne sa qualité d'intercesseur. Ainsi Dieu qui en donne l'ordre prend l'initiative, manifestant ainsi sa miséricorde effective. Job, qui réclamait un arbitre entre Dieu et lui se voit nommé médiateur pour ses amis qui le malmenaient (14,13-17 ; cf. 6,13-14 ; 9,33). Il va intercéder pour ceux qui l'invitaient à implorer pour lui-même le pardon de Dieu (8,5 ; 11,13 ; 22,23-27). Les souffrances de Job sont en quelque sorte sublimées par le Seigneur et implicitement elles engagent Job à pardonner à ses amis comme Dieu le fait en sa faveur.

### **Job restauré dans ses biens (42,10-17)**

Cette restauration de Job l'introduit à un bonheur nouveau. Ce n'est pas un *Happy end*, mais une grâce « pour rien ». Elle lui tombe dessus de la même manière que son épreuve, car il n'était pas au courant du pari entre YHWH et le satan. À présent il reçoit gratuitement la révélation de Dieu. Pourtant, Dieu n'explique pas les événements, bons ou mauvais d'ailleurs ; il s'y tient présent. Et il a montré à Job combien il demeure lié à sa créature, même animale ou minérale. De plus, « ses frères et sœurs et ses connaissances de jadis » lui prodiguent consolation et cadeaux (42,11).

« YHWH restaura la condition de Job » (42,10). Perspective à long terme, car la gestation et la



naissance de ses « nouveaux enfants » prendront du temps, de même que la fécondité des troupeaux. Les cadeaux qu'on lui fait sont les arrhes d'une prospérité espérée : Dieu agit désormais à travers la générosité des hommes, mais il se réserve « d'accroître au double tout ce qui était à Job » (42,10). Certes, les premiers enfants de Job sont morts, et on peut le déplorer, mais Dieu lui restitue tout en double, même ses enfants (42,13) : « quatorze fils et trois filles » (cf. 1 Ch 25,5), car c'est lui qui donne la vie. En double, qu'est-ce à dire, sinon une absolue gratuité venant d'en haut ? De plus, les trois filles de Job jouissent d'un étonnant privilège : ces femmes font le contrepoids de 14 garçons, car la qualité dépasse la quantité. L'auteur en effet nous donne leurs noms, qui soulignent leur singularité et leur beauté ; il reprend une expression encore utilisée en Israël « belle comme les filles de Job » (42,15) : Tourterelle (dont le chant annonce le printemps, comme dans le Cantique), Cinnamome (ou Cannelle, qui évoque un parfum enivrant), Corne à fard (qui souligne l'acuité du regard). Ces trois noms sensoriels sollicitent l'ouïe, le goût et la vue. En outre, elles héritent comme leurs frères, de leur vivant, ce qui n'est pas commun.

Par ailleurs, on dirait que Dieu manifeste son adhésion à la rétribution temporelle en comblant Job et sa famille, mais c'est avec une liberté inouïe qu'il procède à cette restauration. Ce n'est pas la situation de l'homme qui mérite ou attire la bénédiction de Dieu, mais bien le surcroît de sa bonté, souvent imprévisible, car Dieu donne « pour rien » et non en contrepartie. Il convient donc de lui laisser sa liberté, sachant qu'elle sera juste, ou équitable. Dieu a reconnu l'innocence de son serviteur par sa bénédiction, don de vie. Par là, l'auteur du livre échappe à une conception quasi automatique de la rétribution. Job n'a jamais demandé à Dieu de lui rendre ses enfants et son cheptel. Il ne sert à rien d' « enténébrer le projet de Dieu » (38,2) ; il demeure infiniment libre.

Certes, le livre ne parle pas de la souffrance rédemptrice comme le fait Isaïe avec le « serviteur souffrant » (Is 52,13 – 53,12) : le sens de la souffrance demeure « un mystère hors de portée » (42,3) pour l'homme qui considère la souffrance comme punition ou arbitraire (cf. Jn 9,2-3) au détriment de l'infinie miséricorde divine, dont le signe est la longévité incompréhensible de Job, qui meurt finalement comme les patriarches, « rassasié de jours », comblé par Dieu (42,16-17).

### **Une relecture du livre de Job**

Plusieurs auteurs ont comparé le livre de Job au *Cantique des cantiques*, autre écrit de sagesse. Déjà le prologue permet de le supposer : amour vécu, établi, épanoui au sein d'une famille heureuse, avec la préoccupation de fautes éventuelles des enfants. Lors de son infortune, Job se met à implorer Dieu : il est effroyablement seul et Dieu se cache ; « tout le livre est comme une quête amoureuse où Job passe de la foi simple et franche d'un croyant à la contemplation confiante, éperdue, du ravi soudain touché par la tendresse de Dieu lovée au sein de la création inanimée comme de la gent animale. Que dire alors des profondeurs de l'homme ? La discussion avec ses pairs, difficile, agaçante, puis la rencontre amoureuse de la Sagesse et la contemplation de l'action créatrice l'ont mené jusque là, et le lecteur avec lui. L'un et l'autre peuvent dès lors recevoir en cadeau le double de ce qu'ils possédaient, surabondance du don, excès de la grâce... » (notre livre : *Dieu, Job et la Sagesse*, Le livre et le rouleau 1, Bruxelles, Lessius 1998, p.281).

Le cardinal Carlo Maria Martini est encore plus explicite : le livre de Job serait-il un poème

d'amour ?

« Job aussi peut dire : j'ai cherché et je n'ai pas trouvé, parce que je n'ai pas eu la réponse par laquelle je voulais interpeller Dieu. Mais Job en arrive à affirmer : *Maintenant mes yeux t'ont vu alors que je ne te connaissais que par oui-dire* (Jb 42,5), parce que j'ai pénétré plus profondément en ton mystère.

Il nous est donné de vivre nous-mêmes des moments d'obscurité ou de participer à l'expérience de ceux qui sont dans l'épreuve, dans la souffrance ou en recherche d'amour (...)

Puisque Dieu est mystère de relation surprenante et sans cesse en mouvement, il se communique dans le dynamisme d'une recherche tissée d'ombres et de lumières, d'effacements et de manifestations. Il ne s'agit donc pas de la clarté logique, transparente et cartésienne à laquelle l'homme voudrait toujours aboutir. Et ce n'est pas non plus ce que demandent les frères de Jésus qui l'exhortent à se manifester (Jn 7,3-4). Jésus se manifeste en relation à ce mystère, c'est-à-dire en se rendant présent et, tout à la fois, en se cachant. Il se manifeste par les miracles et il se cache dans l'humiliation de la croix ; il se manifeste par la résurrection –, mais seulement à quelques intimes –, et il se cache face aux attentes spectaculaires de ses contemporains et du monde de tous les temps.(...)

Il nous faut dire aussi que le problème de Job est un problème d'amour. Cet amour se sent repoussé ; mais il croit contre toute apparence, il se bat, il crie, il hurle et il souffre, parce qu'il veut parvenir à ce que l'objet de son amour lui soit révélé. (...)

Je ne sais pas si mon amour est vraiment gratuit. Et si je prétendais le savoir, est-ce que je tomberais dans les difficultés de Job, est-ce que je m'angoisserais sans cesse ?

Cependant, je sais que Dieu m'éprouve et qu'il conduit mon amour sur ses voies mystérieuses, jusqu'à une complète purification. Le problème du pur amour ou de l'amour gratuit n'est pas le mien ; c'est celui de Dieu qui a confiance en moi et qui me sait capable d'un amour égal au sien.

En ce qui me concerne, je dois me donner à Dieu de tout moi-même ; et le Seigneur me fera de grands dons, humains et divins. Il lui appartient de m'attirer à lui, de la manière qu'il jugera la plus vraie et la plus authentique.

Au reste, le Cantique des cantiques laisse entendre que l'amour vrai recèle en lui sa propre plénitude, sa beauté, sa richesse et sa propre récompense. Comprendre cela, c'est entrer dans l'amour de Dieu, dans cet amour qui a le pouvoir de n'avoir d'autre justification qu'en lui-même.

Nous avons entrevu ces horizons que connaît chaque être aimant. En effet celui qui aime sait bien que l'amour jaillit gratuitement, même s'il doit ensuite se nourrir de mille attentions. En son essence la plus profonde, l'amour est un don incomparable, et par conséquent un reflet de la vie trinitaire.

Demandons au Seigneur de nous faire vivre selon sa volonté, pour que diminue notre ignorance à son égard et pour que Jésus puisse nous dire : *Vous êtes, vous, ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves* (Lc 22,28) ; désormais vous me connaissez mieux et vous êtes prêts à régner avec moi parce que vous avez aussi souffert avec moi. »

(C.M. Martini, *Épreuve et persévérance*. Méditations sur le livre de Job, Épiphanie, Paris, Cerf, 1993, p.124-125.127).

## 12. Job et Jésus

« Il n'y a pas de réponse au \*problème de la souffrance+. Celle-ci est d'ailleurs bien davantage qu'un problème. Mais il y a le *mystère de l'amour*. Il y a celui qui est heureux de souffrir la souffrance de l'amour, de consumer la souffrance dans l'amour. Certes, le mal n'a pas de sens en lui-même. Il est absurde aux yeux de l'homme, fait pour vivre et pour donner la vie. Mais il fait partie d'un monde que Dieu a créé bon, d'un monde fragile qu'il a confié à la liberté de sa créature, d'un monde où en fait, pour parler en termes bibliques, la lumière côtoie les ténèbres, la naissance rejoint la mort, où bonheur et malheur s'enlacent. Le mal, c'était le risque d'une liberté offerte à l'homme créé à l'image de Dieu. Mais Dieu ne pouvait l'accepter dans sa création, et singulièrement dans l'humanité appelée par lui à l'existence, si l'Amour dont Il est la source n'était capable de le vaincre, non pas de l'extérieur, sans se laisser toucher par lui, mais au cœur même de la nature humaine.

Depuis que Jésus a exprimé en termes et en gestes d'homme la profondeur de l'amour divin, la souffrance est devenue en lui, et en tous ses frères meurtris, un appel de l'Amour. Appel à reconnaître que l'Amour, invention de Dieu (cfr 1 Jn 4,10), n'est plus fort que la mort (Jn 15,13; 1 Jn 3,16; cfr Ct 8,6) que s'il consent à passer par elle. Appel à aimer de cet Amour, en assumant dans le silence et la compassion, comme les femmes du Calvaire, avec Marie, mère de Jésus, toute souffrance d'homme. Le livre de Job nous invite à accueillir en nous ce silence, auquel Jésus donne son vrai nom: l'abandon du Fils de Dieu entre les bras du Père dans la communion de l'Esprit saint.

C'est seulement à ce prix que la souffrance humaine peut être *rédemptrice*: unie à l'amour des trois Personnes divines s'exprimant par la souffrance de Jésus dans son agonie et sur la croix.

\*On peut dire qu'avec la passion du Christ, toute souffrance humaine s'est trouvée dans une dimension nouvelle. Cette situation, il semble que Job l'ait pressentie quand il disait: "Je sais, moi, que mon rédempteur est vivant..." (Jb 19,25), et qu'il ait orienté vers elle sa propre souffrance qui, sans la Rédemption, n'aurait pu lui révéler la plénitude de sa signification. Dans la croix du Christ, non seulement la Rédemption s'est accomplie par la souffrance, mais de plus *la souffrance humaine a été rachetée...* *Tout homme participe d'une manière ou d'une autre à la Rédemption. Chacun est appelé, lui aussi, à participer à la souffrance par laquelle la Rédemption s'est accomplie...* En opérant la Rédemption par la souffrance, le Christ *a élevé* en même temps *la souffrance humaine jusqu'à lui donner valeur de Rédemption*. Tout homme peut donc, dans sa souffrance, participer à la souffrance rédemptrice du Christ.+<sup>12</sup>

\*Souffrance rédemptrice+ ne signifie pas qu'elle soit un bien en elle-même, pas plus pour le Christ que pour nous. Mais s'il l'a prise sur lui voici deux mille ans, et s'il continue de l'assumer en toute humanité souffrante, c'est pour manifester son Amour de l'homme. Et c'est

<sup>12</sup> JEAN- PAUL II, *Le sens chrétien de la souffrance humaine* (Salvifici doloris), Paris, Cerf, 1984, nE19, pp.51-52.

l'Amour qui \*rachète+, c'est-à-dire qui replace dans l'alliance avec Dieu et la communion entre les hommes ceux que le malheur atteint et déchire, membres blessés du Corps du Christ. » (Voir notre livre : *Dieu, Job et la Sagesse*, coll. Le livre et le rouleau 1, Bruxelles, Lessius, 1998, p. 283-284)

À quelle condition la souffrance peut-elle être dite « rédemptrice » ...afin de nous sortir de l'enfermement dans notre finitude et de notre refus de l'infinie gratuité dans laquelle nous sommes créés ? Car la souffrance en elle-même est un mal. Elle est la conscience vive de nos limites (nous sommes mortels) et de notre malice (nous sommes pécheurs), de cet égoïsme qui nous habite jusqu'à nous replier sur nous-mêmes et nous empêcher d'être accueillants à l'autre, de le supporter et de lui pardonner – ainsi qu'à nous-mêmes - .Alors, comment cette souffrance abhorrée peut-elle devenir un chemin vers le bien ? Si ce n'était qu'un mal, Dieu n'aurait pu la permettre, puisque sa création est « bonne », et que lors de l'arrivée au jour de l'homme et de la femme, il trouve que c'est « très bon » (Gn 1,31)! Pourtant la Bible nous dit qu'il court ce risque de créer l'homme et la femme à son image, alors qu'il sait d'avance que les choses ne se dérouleront pas selon son rêve. Il sait que l'humain ne pourra résister à ce désir qu'il a mis en lui de dominer, ...jusqu'à prendre la place de son Créateur.

Une seule solution : laisser l'homme à lui-même, lui permettre de s'éduquer au long des siècles en faisant ses propres expériences, heureuses ou malheureuses, afin d'acquérir une perception progressive de sa liberté et d'apprendre à l'utiliser avec discernement et sagesse. Il sait aussi que donner aux hommes une loi, fût-ce celle du Sinaï destinée à tous, n'est pas capable de changer l'homme intérieurement. Israël en a fait la preuve (cf . Ac 15,10). Dès lors la solution serait d'assumer, *dans l'homme même*, ses faiblesses et sa méchanceté. La figure de Job et sa longue réflexion nous le révèlent déjà : c'est un « homme quelconque », païen et non-juif, qui se débat face à différentes images de Dieu pour enfin parvenir à une « vision directe » de YHWH. Celui-ci est présent dans l'homme et réalise en lui ce dont, laissé à ses propres forces, il est strictement incapable d'effectuer. « Ah ! Si tu déchirais les cieux et si tu descendais... » gémit Isaïe (Is 63,19 – 64,3). Or c'est précisément ce que Dieu fait : La Parole divine devient chair et épouse la nature humaine pour vivre en elle l'impuissance et le péché de l'homme afin de le sauver « de l'intérieur », lui donnant, avec son Esprit, la force de vivre dans la vérité de son être et la lumière pour découvrir dans le Fils de Dieu incarné qu'il est, lui aussi, fils de Dieu en vérité, devenant capable, en tant que « fils d'homme », d'aimer d'un amour qui le dépasse infiniment.

Ainsi le Christ, mort en croix et ressuscité, vivant en chaque personne humaine par son Esprit, vient-il non seulement donner historiquement un exemple d'amour inconditionnel et de fidélité sans limite en sa personne, mais encore, présent en chaque personne qui l'accueille, lui communiquer le courage et la force de supporter épreuves et souffrances dans une extraordinaire solidarité avec ses sœurs et ses frères humains, pour les aider à répondre à leur vocation de créatures humaines.

Tel est le corollaire indispensable de la création, et ce qui est déjà discrètement présenté dans le livre de Job. Dieu demeure responsable de sa créature, et cela, à l'intérieur même de chaque « unique » que nous sommes, image de l'Unique absolu. Dieu ne peut créer que s'il est capable de « mouvoir » et d'« émouvoir » sa créature du dedans d'elle-même, et donc de l'assumer dans son manque et son incapacité radicale, sans jamais lui faire violence.

Le livre du prophète Isaïe, dont la mise en œuvre rédactionnelle doit dater de la même époque que la composition du livre de Job, nous en donne une autre figure dans ce personnage polysémique anonyme appelé « le Serviteur » qui apparaît lui aussi comme le Souffrant (Is 52,13 – 53,12), prophète persécuté par les siens et mis à mort – lui aussi image de la souffrance d'Israël en exil - , qui porte les péchés et les faiblesses de son peuple dans une étonnante solidarité, lui révélant du même coup qu'il est totalement habité par la puissance divine.

Faisant un pas de plus dans le même sillage révélateur, Jésus de Nazareth, Verbe de Dieu fait chair, Juif parmi les siens et rejeté par eux, comme aussi par ses disciples et par les nations, assumant la nature humaine en chaque personne par son Esprit répandu sur tous ceux qui l'accueillent, apparaît aux yeux de ses contemporains, puis en tous ceux qui en annoncent la Bonne Nouvelle, comme *la personne historique conférant une existence réelle* aux figures littéraires de Job et du Serviteur souffrant, manifesté aussi dans le Psaume 22, que Jésus récita du haut de la croix, d'après les évangiles synoptiques.

Logique de l'Amour créateur. Superlogique de l'Amour sauveur. Tel est le cheminement de Dieu dans l'histoire de sa créature humaine. Chaque homme peut faire écho à Job et dire « Tes mains m'ont façonné, formé... Souviens-toi : tu m'as fait comme on pétrit l'argile... Ne m'as-tu pas ... vêtu de peau et de chair, tissé en os et en nerfs ? Puis tu m'as gratifié de la vie et tu veillais avec sollicitude sur mon souffle... ! » (Jb 10,8-12).

La création est dès l'origine rédemptrice, ou elle n'est pas. Si Dieu n'assume pas sa créature imparfaite jusque dans les racines de sa liberté, Jésus peut être un modèle admirable, mais il ne peut être Dieu et il ne peut nous sauver. Il doit être hors de portée, absolument transcendant, mais *en nous*, sinon nous n'existons pas par grâce. Or le mal serait de vouloir fabriquer la grâce par nos propres moyens. Sans Dieu. Mais même pour être sans Dieu, il faut encore avoir reçu l'être de Dieu. Prétendre occulter Dieu, ne serait-ce pas le véritable mal qui ronge le monde : le règne de la puissance et non plus de la gratuité ? Il fallait que le Fils de Dieu vienne dire un « oui » filial pour le monde et dans les hommes, un acquiescement humain à sa réalité de créature blessée par l'orgueil, pour que ce monde et ces hommes soient sauvés. Tel est l'Acte pascal du Christ, déjà pressenti par Israël et par l'auteur du livre de Job.

En conclusion d'un remarquable article, Jean Lévêque note avec justesse :

« Job, à son insu, s'est rapproché de YHWH ; mais il lui manquait encore la force de traverser définitivement le scandale et de dire à Dieu un « oui » inconditionnel. C'est pourquoi Dieu vient au-devant de son serviteur. Alors, conforté dans sa liberté d'homme, puisque Dieu le pose devant lui en interlocuteur, Job accepte d'entrer par la foi dans la logique de l'amour créateur... Mais pour assentir ainsi au mystère de Dieu dans sa vie, Job doit passer par une kénose de sa propre sagesse et cesser de voir en l'homme la norme ultime du monde et de l'histoire. En renonçant à cette démesure secrète, plus pécheresse qu'aucun péché et dont il vient de prendre conscience dans la lumière de la théophanie, Job commence à rejoindre sa vérité tout entière et, dans l'acte même de sa guérison, il découvre ce dont il devait guérir. En perdant, il se trouve selon Dieu...

Certes, il faudra attendre le Christ, Gethsémani, la Croix et la lumière de Pâques, pour que les croyants entrevoient quel pari merveilleux Dieu fait sur l'homme depuis toujours. Mais cinq siècles déjà avant cette révélation définitive, Job, ou l'homme de

Dieu qui se cache derrière lui, a su pressentir l'un des plus grands paradoxes du salut. Il a compris que la blessure ouverte en nous par le silence de Dieu n'est autre que l'espérance et, de cette blessure-là, il a accepté de ne pas guérir. » (« Souffrance et métamorphose de Job » dans J. LEVEQUE, *Job ou le drame de la foi*, Lectio divina 216, Paris, Cerf, 2007, p.66)

Il m'est bon de terminer cette lecture de **Job et Jésus** par un extrait de Pierre Emmanuel qui donne à réfléchir aujourd'hui, en ce temps où la foi vit un Samedi saint :

«...La vieille histoire du Golgotha continue de hanter les hommes. Non parce qu'un homme a souffert la croix : tant d'autres ont souffert pis encore, qui peut-être ont souhaité qu'on les clouât sur les portes pour en finir de leurs tourments ! Mais parce qu'un homme au zénith du monde est éternellement en agonie, parce qu'en cette heure éternelle il y a deux mille ans qui est la seule à n'avoir pas fui comme toutes les autres, la seule que chacun de nous éphémères vit dans cet homme éternellement, il souffre éternellement dans sa chair qui est la nôtre et son esprit que nous étouffons au fond de nous, souffre chacune de nos souffrances et de nos faiblesses d'homme, chacune de nos injustices et des injustices par nous endurées, et les douleurs de la victime et les délices du bourreau et leur ineffable commune misère et l'insoutenable absurdité de tout cela...

Une vieille histoire à laquelle on ne croit plus, et pourtant quelque chose en nous malgré nous-mêmes dans ce silence aux confins de notre être où nous sommes encore vivants d'une vie où la nôtre est abîmée, dans cet aveuglement par excès de lumière, cette surdité par écroulement de tonnerres, quelque chose en nous éternellement continue de vivre cette histoire, de croire en l'homme à cause de cet homme-là, de préserver sans le savoir du fleuve absurde aux bords de sang et de cendres l'heure, le lieu, la permanence de ce miracle-là.

Je crois : viens en aide à mon incrédulité. Tu T'es retiré des prêtres et des docteurs, de tous ceux qui ont fait de ta croix le sceptre de leur puissance, et T'ont intronisé dans les nuages pour régner ici-bas en ton lieu. Tu T'es retiré de toutes tes images et des tabernacles aux clefs d'or et des custodes et des reliquaires et des morceaux de la vraie croix et des linges du tombeau, mais non pas Seigneur de nous-mêmes qui ne croyons plus en Toi, qui ne croyons désespérément qu'en Toi. Car ta Parole est une parole d'hommes, non point à nous adressée du dehors, mais qui doit naître à la fin, jaillir, exploser à la fin, de notre mutisme et de notre indifférence et de notre attente qui ne se connaît pas et de notre soif trop absolue pour nous tourmenter encore et de l'abîme de notre famine que nous avons renoncé à sonder. Tu es en nous, Seigneur, et dans ce moment où l'absurdité nous paraît si totale que nous n'attendons plus rien de rien, fût-ce de la mort, où nous sommes au delà du dernier gémissement de la bête, vivant d'une inexistence vitreuse infiniment docile à n'importe quoi, voici qu'à la surface de cette vase que nous formons crèvent déjà des bulles de parole tout irisées des couleurs du ciel... » (Pierre EMMANUEL, *Baudelaire*, Paris, DDB, 1967, p.75-77 ; cité par A. SIMONNET, *Pierre Emmanuel, poète du Samedi saint*, Paris, Parole et Silence, 2010, p.101-103)

### Note bibliographique

On consultera aussi les n°80 et 81 de **Biblia**, éd. Anne SOUPA, Paris, Cerf, Juin-juillet et août-septembre 2009.

On reviendra aussi sans cesse à cet admirable ouvrage déjà cité : Margarete SUSMAN, *Le livre de Job et le destin du peuple juif*, coll. La nuit surveillée, Paris, Cerf, 2003.

Enfin, on ne négligera pas le petit ouvrage, cité aussi plusieurs fois dans ces pages, de Dany NOCQUET, *Le livre de Job. Aux prises avec la justice divine*, coll. Au fil des Écritures, Lyon, Olivétan, 2012.

La conclusion du livre de Dany Nocquet peut être intéressante :

« Ces œuvres (littéraires) inspirées par le personnage de Job illustrent par leurs variétés la fécondité de ce vieux livre. Elles mettent aussi en évidence une qualité rare des écrits de l'Ancien Testament : la qualité essentielle de ce livre biblique. Le livre de Job représente, à mes yeux une œuvre qui libère le discours humain sur Dieu et la théologie. Il les libère du risque de vouloir tout dire ou tout savoir, de la tentation de toute emprise dominatrice ou du désir de possession. Le discours sur Dieu n'est pas de l'ordre du savoir qui viendrait objectiver, mettre Dieu à distance comme un objet qu'on scrute. Il est nécessaire que le discours sur Dieu soit aussi du domaine de la poésie, de la narration, de l'intériorité, qui peuvent rendre compte d'un ailleurs insaisissable, du moment d'une rencontre, ou du temps d'un dialogue dans un mystérieux face à face. Le livre de Job m'apparaît comme l'un des tout premiers ouvrages de théologiens qui assure que parler de Dieu c'est s'impliquer, cela se fait véritablement à partir de soi, du plus profond de soi, d'une expérience existentielle.

En faisant rupture avec l'idée d'un monde divin clos sur lui-même, hermétique et inaccessible, ou clôturé dans un livre, même aussi fondateur que la Torah, dont la tradition seule livrerait la compréhension définitive et totale, le livre de Job assure qu'une autre communication est possible entre Dieu et l'homme. Le livre de Job serait donc cette écriture qui devient parole quand les mots manquent. Une parole pour dire que Dieu parle aussi du dedans, qu'il parle même quand je ne l'entends plus.

Le livre de Job met en évidence le bien-fondé de la mise en mots de la révolte dans l'injustice de l'existence, et la nécessité vitale de dire la colère face à Dieu ou avec Dieu contre l'intolérable. La lecture proposée conduit à mettre en valeur l'aspect éthique du livre de Job. Il y a une invitation à la responsabilité : le cri ne dit pas seulement le malheur, il est déjà dépassement du mal, humanisation de ce qui semble insupportable et inhumain. » (D. NOCQUET, *Le livre de Job*, *Op.cit.*, p.118-119).

\*\*\*\*\*